

Benedetto Bravo

THUCYDIDE SUR LES *KTISEIS* EN SICILE ET SUR D'AUTRES ANTIQUITÉS

Abstract:

Thucydides' so-called « Sicilian archaïologia », which opens his account of the Athenian expedition to Sicily of 415–413 BC, does not contain information indispensable for that account. It rather serves as a signal marking a decisive turn of the story. It is not a loose collection of pieces of information on the remote past of Sicily, derived from Antiochos' *Σικελικά* or from Hellanikos' *Ἱέρειαι τῆς Ἥρας αἱ ἐν Ἀργεῖ* or from other sources. Neither is it an exhaustive, self-sufficient discourse. It is a brilliantly written sketch by which Thucydides wanted to show his ability of getting precise knowledge about particular facts of the ancient past: a literary *ἀγώνισμα* on the field of antiquarian research. While tacitly relying on Hellanikos' *Ἱέρειαι* for the dating of the main Sicilian *ktiseis*, he tried to establish a more precise chronology at least for a few *ktiseis* and to give details on the *νόμιμα* of at least some Sicilian poleis. A similar interest in antiquarian research can be observed in some other places of Thucydides' work, for instance in his sketch of the topography of old Athens, in his reconstruction of the festival that used to be celebrated at Delos in remote times, or in his remarks on the beginnings of Sparta's *politeia*. His treatment of the last topic is particularly significant: he takes a stand that is different both from the stand of Herodotus and from that of Hellanikos, without mentioning the differences.

Keywords:

Antiquarian research, antiquarian view of the past, literary competition, use of sources, chronology of colonisation, beginnings of Sparta's *politeia*

La digression qui, dans l'ouvrage de Thucydide (VI 1–5), précède la narration des événements des années 415–413 av. J.-C. (expédition athénienne en Sicile) et traite du peuplement de la Sicile dans un passé très lointain, a été étudiée par nombre de philologues, d'historiens et d'archéologues sous divers angles. On

a beaucoup discuté, entre autres, sur la question de la source ou des sources utilisée(s) par l'auteur. Bien plus rarement a-t-on réfléchi sur la qualité et la fonction littéraires de cette digression. Pourtant, si l'on veut comprendre correctement le sens de celle-ci, on ne peut pas négliger de l'envisager sous cet aspect.

La recherche que je présente ici¹ part de la constatation suivante : les cinq premiers chapitres du livre VI de Thucydide sont un morceau de prose excellente, serrée, à la fois compacte et variée, parfaitement thucydidéenne. Quelle qu'ait été l'origine des informations qui y sont données, ce sont certainement des informations que l'auteur a organisées et élaborées par un travail original selon un plan déterminé. Il faut tenter de saisir ses intentions.

Une indication importante a été donnée par Aldo Corcella². Thucydide – a-t-il observé – applique ici un schéma qui est caractéristique de la narration hérodotéenne : « ... il modo in cui il racconto è costruito fa subito pensare ad Erodoto. Nell'opera erodotea, infatti, quando si narra di una spedizione militare contro un popolo, è normale che all'annuncio iniziale faccia seguito un più o meno ampio *excursus* sulla geografia, l'etnografia e la storia del popolo in questione: basti pensare alle sezioni sui Massageti (I 201 ss.), l'Egitto (II 1 ss.), gli Sciti (IV 1 ss.), i Libi (IV 167 ss.), i Traci (V 2 ss.). E come nel libro II, dove una trattazione etnografica sui Macedoni viene a spezzare il racconto sulle azioni militari (capp. 96–101), così anche all'inizio del libro VI Tucidide sembra riprendere la tecnica del suo predecessore, alla quale rimanda peraltro la stessa composizione anulare dell'*excursus* (VI 1.2-2.1 = 6.1) ».

Il faut seulement ajouter que comme les morceaux ethno-géographiques d'Hérodote, de même l'aperçu thucydéen sur le peuplement de la Sicile dans les temps anciens appartient à un ordre de pensée différent de celui auquel appartient le récit détaillé d'une chaîne d'événements politiques et militaires. J'ai montré ailleurs³ que dans le livre IV d'Hérodote, la narration de l'expédition de Darius contre les Scythes est, pour l'essentiel, indépendante de l'ample partie ethnographique et géographique qui décrit les νόμιμα (institutions et coutumes) des Scythes et les caractéristiques de leur pays, et que cette dernière partie n'est pas organisée en fonction de la narration. On peut faire une constatation analogue pour le livre II d'Hérodote, pour le rapport entre la narration de la conquête perse de l'Égypte,

¹ J'ai beaucoup profité des objections et des suggestions que j'ai reçues de Marek Węcowski et d'Aleksander Wolicki. Ces pages, qui tentent de montrer le côté antiquaire de Thucydide, je les dédie à Adam Ziółkowski, en souvenir des discussions passionnantes sur le livre V du *De lingua Latina* de l'antiquaire Varron, qu'il a dirigées dans son séminaire pendant quelques années et auxquelles j'ai eu le plaisir de participer.

² Corcella 1996 : 23 ; ce passage fait partie d'une section intitulée « L'ombra di Erodoto » (pp. 23–34), qui est tout entière très intéressante.

³ Bravo 2018, spécialement 9–13, 86–87.

d'un côté, et la description de l'Égypte et des νόμιμα égyptiens et les informations sur le passé égyptien très lointain, de l'autre. Il en est de même du rapport entre l'aperçu de Thucydide sur les antiquités de la Sicile et sa narration de la guerre en Sicile des années 415–413 av. J.-C.

On objectera naturellement que, par la manière dont il s'ouvre et dont il se clot (VI 1.1 et 6.1), cet aperçu se présente comme un ensemble d'informations destiné à montrer que le désir qui prit les Athéniens de faire une grande expédition pour soumettre la Sicile tout entière à leur pouvoir (καταστρέψασθαι et τῆς πάσης ἄρξαι), était une folie, étant donné les dimensions de l'île et le nombre de ses habitants. Cependant, cette présentation est un artifice littéraire analogue à celui par lequel, dans VI 53.3, s'ouvre et se clot la digression sur les tyrannicides athéniens (VI 54–60.1). Si le but de l'aperçu avait été de montrer que les conditions existant dans l'île, au moment où les Athéniens conçurent le désir de la soumettre tout entière, étaient telles que les Athéniens n'auraient pas dû suivre ce désir, l'auteur n'aurait pas passé en revue les *ktiseis* des *poleis* de Sicile, mais aurait montré quelles étaient les conditions politiques et militaires au moment donné.

En revanche, il est juste d'observer que le fait même que la première phrase du livre VI, celle qui annonce le récit de l'expédition athénienne en Sicile, soit suivie d'une longue digression concernant le passé de l'île, sert à avertir le lecteur que ce qui commence ici est un tournant important de l'histoire. Le recours à une digression contribue à signaler la grande et désastreuse nouveauté que fut cette expédition, carrément contraire à la ligne politique que Périclès avait indiquée aux Athéniens. Selon Thucydide II 65.7, Périclès avait dit qu'au cours de la guerre, il ne fallait pas chercher à augmenter l'empire par de nouvelles conquêtes. Or, au début du livre VI, qui fait suite à la mémorable partie consacrée aux événements de Mélos, le récit commence abruptement par cette affirmation tranchante : « pendant le même hiver, les Athéniens commencèrent à désirer (ἐβούλοντο) partir à nouveau, avec une expédition plus grande que n'avait été celle de Lachès et d'Eurymedôn, vers la Sicile et, si possible, la soumettre ». ⁴ Nous ne savons pas si, au moment où il a écrit cela, Thucydide avait déjà écrit le passage II 65.7, mais en tout cas, les mots de Périclès étaient certainement dans sa tête.

Certes, les informations que l'auteur donne dans les premiers chapitres du livre VI au sujet des *ktiseis* des *poleis* de Sicile peuvent avoir une certaine utilité

⁴ Le caractère abrupt de cet *incipit* et le sens que lui confère la proximité de la partie consacrée aux événements de Mélos, ont été aperçus par Connor 1984 : 158–160. L'existence d'un rapport entre ce début et le passage II 65.7 a été reconnue par ce savant, bien qu'avec quelque hésitation. Je dois avertir que je n'accepte pas les considérations de Connor visant à montrer que l'ἀρχαιολογία sicilienne est, à plusieurs points de vue, un renversement de l'ἀρχαιολογία du *prooimion* du livre I. Ces considérations me semblent artificielles, forcées.

pour la narration de la guerre, en ce sens qu'elles contribuent à éclaircir l'appartenance ethnique (dorienne ou ionienne) des cités participant au conflit (un thème que Thucydide affronte directement dans VII 57–58). Mais leur fonction dépasse très largement ce but. Pour l'essentiel, leur fonction est de présenter une série de faits d'un passé lointain dans une perspective qu'il est permis – me semble-t-il – d'appeler antique. J'entends par là un type de recherche qui vise, non pas à construire une narration détaillée d'événements politiques et militaires, organisés de manière à former des chaînes intelligibles de causes et d'effets (une *πραγματική ιστορία*, comme l'aurait dit Polybe), mais à saisir, fixer et décrire des faits du passé, appartenant à divers domaines et considérés comme intéressants en eux-mêmes⁵.

Cela dit, je constate que cet aperçu sur les antiquités de la Sicile n'est pas une *ἀρχαιολογία* systématique et n'est pas un exposé auto-suffisant. Certains faits sont datés, d'autres ne le sont pas. Certains de ceux qui sont datés, le sont d'une manière très précise, d'autres le sont d'une manière approximative. Dans un cas comme dans l'autre, on a affaire à des indications de chronologie relative («*x* ans avant l'événement A», ou «*x* ans après l'événement B»), sans que la date du point de référence lui-même soit connue du lecteur. En outre, ces indications chronologiques ne sont pas toutes rapportées à un seul point de référence : elles sont rapportées soit à la prise de Troie (dont nous ne savons pas comment Thucydide la situait dans le temps), soit à la *ktisis* de la plus ancienne colonie grecque en Sicile, Naxos (dont la date n'est pas indiquée), soit à la *ktisis* de Syracuse (dont l'auteur dit seulement qu'elle eut lieu un an après celle de Naxos), soit à la destruction de la *polis* Μεγαρεῖς (Mégare Hybléenne) par Gélon (que l'auteur ne date pas). Parmi les faits qui ne sont pas datés du tout, il y a la *ktisis* de Zanklè, une *polis* très importante, celle d'Himera, colonie de Zanklè, et probablement aussi celle de Selinous (sur cette dernière, voir ci-dessous, pp. 46, 55–56 et 76–79). Plusieurs *poleis* peu importantes (par exemple Εὔβοια, Καλλίπολις) ne sont pas mentionnées.

On pourrait être tenté de penser que cet aperçu est un morceau inachevé, provisoire, que l'auteur n'aurait pas eu le temps de compléter ; mais ce ne serait pas une hypothèse plausible, car ce morceau est très bien élaboré, très bien écrit.

Je pense qu'il faut le traiter comme un essai, par lequel Thucydide se serait plu à mettre à l'épreuve, et à montrer aux lecteurs, sa capacité d'explorer et de

⁵ Au sujet de l'*ιστορία* antique, j'ai eu l'occasion d'exprimer mon opinion plus amplement dans d'autres travaux : Bravo 2006 ; Bravo 2007 ; Bravo 2009a : 119–138. Ces travaux développent et modifient des idées novatrices d'A. Momigliano, s'éloignent en revanche de la conception traditionnelle du caractère et du rôle des ouvrages « antiques » dont F. Jacoby s'est servi pour organiser les *FGrHist*. Cette conception a eu pour conséquence, entre autres, que les ouvrages chronographiques ont été placés par lui, comme une section à part, dans cette catégorie des *FGrHist* qui comprend l'« histoire universelle » et l'« histoire contemporaine », ce qui n'est pas raisonnable.

présenter le très ancien passé, sans se soucier de donner des informations que ses lecteurs pouvaient trouver facilement ailleurs, dans un ouvrage largement connu. Ç'aurait été un ἀγώνισμα virtuel – non pas un ἀγώνισμα ἐς τὸ παραχρῆμα ἀκούειν, mais un ἀγώνισμα destiné à la compétition littéraire devant le public des futurs lecteurs.

Quel est l'écrivain avec qui Thucydide a voulu se mesurer dans cet ἀγώνισμα? Et quel est l'ouvrage que, selon Thucydide, les lecteurs pouvaient consulter s'ils voulaient transformer ses indications de chronologie relative en dates exprimées selon un système de chronologie absolue?

En ce qui concerne la première question, j'ai pensé pendant longtemps que Thucydide avait voulu se mesurer avec Hellanikos – cet écrivain qui, probablement dans les années Vingt du V^e siècle ou peu après, avait ordonné chronologiquement tout ce que les Grecs croyaient savoir sur leur passé, dans un ouvrage que des témoignages postérieurs citent sous le titre de Ἰέρειαι τῆς Ἥρας αἱ ἐν Ἀργεῖ, et dans lequel les événements étaient datés par l'an de prêtrise de telle ou telle prêtresse du sanctuaire argien d'Héra. Cet ouvrage, le premier dans son genre, avait dû sans doute s'imposer aussitôt comme une nouveauté extraordinaire. C'est probablement sous son influence qu'Hippias d'Élide, pas beaucoup plus tard, entreprit d'importantes recherches chronographiques⁶. J'étais donc enclin à supposer que le succès de cet ouvrage d'Hellanikos avait suscité chez Thucydide le désir de rivaliser avec cet auteur en écrivant une esquisse sur le peuplement de la Sicile dans les temps anciens.

Cependant, Marek Węcowski m'a objecté récemment qu'il est bien plus vraisemblable que Thucydide a voulu rivaliser avec les *Historiai* d'Hérodote, car c'est dans une confrontation tacite avec cet écrivain qu'il a créé son ouvrage tout entier.

Cette objection m'a convaincu. L'observation de M. Węcowski, d'ailleurs, s'accorde bien avec l'observation d'A. Corcella que j'ai mentionnée ci-dessus. Peut-être est-il permis de dire qu'en écrivant une digression sur la Sicile, Thucydide a appliqué un schéma de composition hérodotéen, mais que sa digression se distingue des digressions hérodotéennes par le fait d'être entièrement (à l'exception des deux premières phrases, qui indiquent sommairement les dimensions de l'île et sa distance du continent) un discours antiquaire.

Quant à la seconde question, je pense depuis longtemps que Thucydide imaginait que ses lecteurs pourraient facilement consulter l'ouvrage d'Hellanikos Ἰέρειαι τῆς Ἥρας αἱ ἐν Ἀργεῖ.

⁶ Sur Hippias, voir Węcowski 2011.

Hellánikos est – à part Homère – le seul auteur que Thucydide ait mentionné nommément. Il l’a mentionné pour dire que son Ἀττικὴ ξυγγραφὴ (son histoire d’Athènes) est le seul ouvrage qui ait traité de l’ensemble des événements de la période entre la fin des guerres médiques et le début de la guerre péloponnésienne, et que son récit est trop bref et n’est pas suffisamment exact au point de vue chronologique (I 97.2)⁷. Cette dernière observation ne doit pas nous faire penser que Thucydide n’appréciait pas un autre ouvrage d’Hellánikos, un ouvrage qui, contrairement à l’Ἀττικὴ ξυγγραφὴ, ne contenait pas une narration, mais une énumération d’événements datés, à savoir les Ἱέρειαι τῆς Ἥρας αἱ ἐν Ἀργεῖ. C’est de cet ouvrage qu’il s’est servi (sans le nommer, mais d’une manière qui ne laisse pas de doutes) dans II 2.1, pour fixer le début de la guerre péloponnésienne par une date qui pût être utile à un public panhellénique de lecteurs : ἐπὶ Χρυσίδος ἐν Ἀργεῖ τότε πεντήκοντα δυοῖν δέοντα ἔτη ἱερωμένης.

Il me semble donc raisonnable de supposer qu’en écrivant son esquisse du lointain passé de la Sicile, Thucydide a imaginé que les lecteurs les plus attentifs et les plus exigeants pourraient consulter les Ἱέρειαι τῆς Ἥρας αἱ ἐν Ἀργεῖ pour utiliser les indications de chronologie relative qu’il leur donnait.

I

Avant de tenter d’établir plus précisément le sens de cet ἀγώνισμα, il me faut discuter certaines opinions de mes prédécesseurs, qui vont dans des directions très différentes. Cette discussion mettra en lumière quelques points qui sont importants pour ma recherche.

La plupart des chercheurs qui se sont occupés des cinq premiers chapitres du livre VI de Thucydide, ont accepté, comme s’il s’agissait d’un fait bien établi, une idée qui avait été énoncée par Eduard Wölfflin en 1872⁸. Selon ce savant, ces chapitres se distingueraient du reste de l’ouvrage par certains faits lexicaux ou syntactiques qui ne seraient pas conformes à l’*usus* de Thucydide et dont il serait possible de tirer la conclusion que la plupart des informations que l’auteur donne ici sur l’histoire ancienne de la Sicile, ont été empruntées à un ouvrage écrit en ionien, et que certaines d’entre elles gardent la forme linguistique qu’elles avaient dans « la source ». Wölfflin pensait que l’intention de Thucydide avait été de résumer, pour

⁷ Tout le paragraphe I 97.2 (ἔγραψα δὲ αὐτὰ ..., etc.) pourrait d’ailleurs être un *post-scriptum* : il se peut qu’après avoir écrit le morceau I 89–118.2, Thucydide ait lu l’Ἀττικὴ ξυγγραφὴ d’Hellánikos (qui avait paru probablement après l’an 407/406 av. J.-C.) et ait décidé de la mentionner en insérant dans son ouvrage le paragraphe en question.

⁸ Wölfflin 1872.

les faire connaître à ses lecteurs, des informations qu'il avait lues dans un ouvrage qui à son époque était peu connu, probablement (comme déjà B.G. Niebuhr l'avait supposé) dans les *Σικελικά* d'Antiochos de Syracuse.

Parmi ceux qui ont accepté les observations linguistiques de Wölfflin, certains ont été d'accord avec lui pour reconnaître que Thucydide s'était fondé sur les *Σικελικά* d'Antiochos, d'autres ont préféré identifier sa « source » avec les *Prêtresses d'Héra d'Argos* d'Hellánikos, d'autres encore ont pensé que Thucydide avait pu utiliser plus d'une « source ». Certes, plusieurs savants ont vu qu'il ne fallait pas considérer ces chapitres comme un simple résumé d'une (ou de plus d'une) « source » ; mais on ne mettait pas en doute la validité des observations linguistiques de Wölfflin.

Felix Jacoby (peut-être sous l'influence d'un jugement méprisant de Wilamowitz⁹) n'a jamais discuté publiquement ce que Wölfflin avait écrit, on ne peut donc pas savoir s'il acceptait ses observations linguistiques. Sur le problème des sources d'information utilisées par Thucydide au début du livre VI, il s'est prononcé plus d'une fois, de différentes manières, jamais dans le sens de Wölfflin. Dans son commentaire aux « fragments » d'Hellánikos, en 1923, il a soutenu que pour ce qui concernait les peuples non-grecs qui s'étaient installés en Sicile, Thucydide s'était appuyé principalement sur les *Σικελικά* d'Antiochos, mais avait corrigé Antiochos au moyen d'Hellánikos¹⁰. Quant aux dates des *ktiseis* de cités grecques de Sicile, il était convaincu que Thucydide s'était fondé sur la Chronique d'Hellánikos *Ἱέρειαι τῆς Ἡρας αἱ ἐν Ἀργεῖ*, et qu'Hellánikos avait calculé ces dates sur la base du récit d'Antiochos¹¹. Cependant, en 1955, ayant à traiter expressément d'Antiochos, il écrivait¹² : « Es scheint [...] dass die chronologie bei A [= *Antiochos*] eine geringe (wenn überhaupt eine) rolle gespielt hat » ; et un peu plus loin :

⁹ Wilamowitz-Moellendorff 1880 : 121 n. 37, chapitre « Burg und Stadt von Kekrops bis Perikles » ; Wilamowitz-Moellendorff 1884 : 442 n. 1. Wilamowitz était enclin à supposer que Thucydide avait utilisé la Chronique d'Hellánikos *Ἱέρειαι τῆς Ἡρας αἱ ἐν Ἀργεῖ*, mais il doutait qu'on pût résoudre le problème. Voir aussi Niese 1888 : 86 n. 3.

¹⁰ F. Jacoby, commentaire relatif à *FGrHist* 4 F 79. Auparavant, dans son article « Hellánikos 7 » (Jacoby 1913 : col. 144) F. Jacoby avait exprimé une opinion qui me semble être différente de celle que je viens de rapporter : dans cet article, il affirme que le passage de Denys d'Halicarnasse concernant les informations d'Hellánikos sur les migrations de peuples barbares en Sicile, *Antiq. Rom.* I 22.3, est un *excerptum* abrégé et abîmé (« corrupt »), après quoi il écrit : « Die richtige Folge mit absichtlich nicht auf Jahre gestellten Zeitbestimmungen gibt Thuc. VI 2 ff, der H(ellánikos) ausschreibt (so vermutete schon, meines Erachtens mit Recht, v. Wilamowitz Herm. XIX 442, 1) ».

¹¹ F. Jacoby, commentaire relatif à *FGrHist* 4 F 82. Cf. ce qu'il avait écrit dans son premier grand travail, Jacoby 1904 : 162.

¹² F. Jacoby, introduction aux « fragments » d'Antiochos de Syracuse, *FGrHist* 555, dans *FGrHist* III b, Kommentar zu Nr 297–607, Text, Leiden 1955, pp. 488–489. Voir aussi son commentaire à *FGrHist* 577 F 8–10, Text, pp. 609–611 ; Noten, pp. 353–355.

« da wir von A's [= *Antiochos*] disposition schlechthin nichts wissen, können wir *a priori* nicht einmal behaupten, dass er (in der weise des Thukydides) wenigstens die zeitfolge der griechischen kolonien gegeben hat ». Au moment où il écrivait ce dernier texte, Jacoby semble avoir été enclin à penser que le récit d'Antiochos n'avait pas été la base pour la chronologie des *ktiseis* sicéliotes établie par Hellanikos. Il est probable qu'à ce moment-là, il continuait à penser que Thucydide s'était fondé sur Hellanikos¹³.

Il est un point sur lequel Jacoby ne semble avoir jamais eu d'hésitations : il était pour lui évident que les cinq premiers chapitres du livre VI n'étaient pas le fruit d'une recherche autonome de Thucydide. Dans un appendice de ses *FGrHist* (sous le n° 577), il a édité ces chapitres comme un « fragment » (c'est-à-dire, dans ce cas concret, un résumé, en partie peut-être une paraphrase) d'un ouvrage perdu, impossible à identifier.

S'appuyant sur l'opinion exprimée par Jacoby en 1923, T.J. Dunbabin, dans son livre sur les Grecs d'Occident¹⁴, a affirmé avec assurance que la source de Thucydide pour la chronologie des *ktiseis* de Sicile avait dû être la Chronique d'Hellanikos *Ἰέρειαι τῆς Ἥρας αἱ ἐν Ἀργεῖ*. Il a attribué, à juste titre, beaucoup d'importance au fait que les dates absolues que nous pouvons tirer de la chronologie relative des *ktiseis* de Sicile, telle qu'elle est fournie par Thucydide, s'accordent assez bien, à deux exceptions près, avec les dates absolues fournies par Eusèbe (version arménienne et version de Jérôme) ainsi qu'avec celles qu'on peut tirer de Diodore et des scholies à Pindare. Il affirmait que seules la date de la fondation de Selinous et celle de la fondation de Katanè faisaient exception. Quoi qu'il en soit de ces divergences, l'accord que Dunbabin constatait est impressionnant, et l'on ne peut pas le considérer comme fortuit. Selon Dunbabin, cet accord prouverait que la tradition chronographique, en ce qui concernait les *ktiseis* sicéliotes, dérivait soit de ces chapitres de Thucydide, soit de la source de Thucydide, à savoir de l'ouvrage chronographique d'Hellanikos¹⁵.

¹³ À un autre endroit du même volume des *FGrHist*, dans le commentaire relatif à Timée, 566 F 77–78 (Text, p. 573), Jacoby dit en passant que pour la date de la fondation de Syracuse, Thucydide a dû s'appuyer sur Antiochos ou sur Hellanikos. Il est vraisemblable qu'ici, en présentant ces deux hypothèses comme également possibles, il a tenu compte du fait qu'il s'agissait d'une *ktisis* qui pour Antiochos, citoyen de Syracuse, avait dû être bien plus importante que toutes les autres.

¹⁴ Dunbabin 1948 : 435–471 (« Appendix I. The chronology of the Western colonies »).

¹⁵ En ce qui concerne les dates des *ktiseis* de Grande Grèce, telles qu'elles sont attestées, directement ou indirectement, par les textes dont nous disposons, T.J. Dunbabin soutient (dans l'ouvrage cité, *passim*) qu'elles présupposent l'existence d'une tradition chronographique essentiellement uniforme, remontant au Ve siècle av. J.-C. Il me semble qu'il est permis de supposer que la tradition de ces dates remonte à la Chronique d'Hellanikos *Ἰέρειαι τῆς Ἥρας αἱ ἐν Ἀργεῖ*.

Alors que Jacoby doutait que les Σικελικά d'Antiochos eussent contenu des informations chronologiques, Oswyn Murray a soutenu que cet ouvrage avait dû contenir une chronologie des *ktiseis* de Sicile tirée d'un document officiel¹⁶. Il s'est demandé pourquoi, après avoir dit que les Chalcidiens, guidés par Thouklès, fondèrent la plus ancienne des cités grecques de Sicile, Naxos, Thucydide ajoute ceci (VI 3.1) : καὶ Ἀπόλλωνος Ἀρχηγέτου βωμὸν ὅστις νῦν ἔξω τῆς πόλεως ἐστὶν ἰδρῦσαντο, ἐφ' ᾧ, ὅταν ἐκ Σικελίας θεωροὶ πλέωσι, πρῶτον θύουσι. Murray traduit cela ainsi : « and established the altar of Apollo Archēgetēs, which exists now outside the city, on which, when the sacred envoys sail from Sicily, they first sacrifice »¹⁷. (Cette traduction ne me semble pas entièrement correcte, mais sur ce point, je reviendrai plus loin, voir ci-dessous, pp. 48–49) Voici le raisonnement par lequel Murray a cru pouvoir répondre à sa propre question : (a) la mention de l'autel d'Apollon Ἀρχηγέτης s'explique si l'on suppose que Thucydide a voulu indiquer que la source primaire des informations qu'il allait donner, c'était un document existant « at the altar » (je suppose que Murray entendait par là une inscription gravée soit sur l'autel, soit sur une stèle érigée près de l'autel, mais je n'en suis pas sûr, car il n'a pas dit quel était l'aspect matériel de ce document qu'il imaginait) ; (b) il est probable que ce document contenait une liste des *ktiseis* des cités de la Sicile, enregistrées selon l'ordre chronologique ; (c) il faut penser que l'ordre chronologique de la liste déterminait l'ordre de succession des sacrifices que les θεωροὶ des différentes cités sicéliotes faisaient sur l'autel ; (d) puisque Wölfflin a démontré que, pour écrire sa digression, Thucydide a puisé aux Σικελικά d'Antiochos, il faut penser que le document en question a été une source d'Antiochos, et que sachant cela, Thucydide a trouvé dignes de foi les informations fournies par cet historien et a voulu mentionner l'autel « at which » se trouvait (sur lequel ou près duquel était inscrit?) le document, source de ces informations.

J'objecte qu'à la question de savoir pourquoi Thucydide a mentionné l'autel d'Apollon Ἀρχηγέτης, on peut donner une réponse différente de celle que lui a donnée Murray : si l'on reconnaît – comme Murray le fait – qu'il ne s'agissait pas d'un autel quelconque, mais d'un autel qui servait à toutes les *poleis* de la Sicile pour manifester leur attachement commun à Apollon Ἀρχηγέτης, et par là

¹⁶ Murray 2014 (+ photo, p. 536).

¹⁷ Si je comprends bien, par « they first sacrifice », O. Murray entend dire « ils (les *theōroi*) font d'abord un sacrifice ». Il accepte donc la leçon πρῶτον θύουσι. Cependant, dans son article, il affirme (p. 459) que la leçon πρῶτοι θύουσι, attestée par le ms. C (qui est du Xe siècle), serait admissible et préférable. Évidemment, si l'on acceptait la leçon πρῶτοι θύουσι (qui est attestée non seulement par le ms. C, mais aussi – d'après l'apparat critique d'Alberti – par des *recentiores* descendant du ms. G, qui dans ce passage est aujourd'hui illisible), le sujet de πρῶτοι θύουσι, ce seraient les Chalcidiens de Naxos. Cette leçon et l'interprétation qui en découle me paraissent mauvaises, car les mots ἐκ Σικελίας πλέωσι seraient très étranges s'il s'agissait des citoyens de Naxos.

leur conscience d'une identité collective sicéliote, il ne faut pas s'étonner que Thucydide ait cru nécessaire de mentionner, à propos de la *ktisis* la plus ancienne, cet autel et la coutume rituelle liée à celui-ci.

Cette objection ruine un des piliers de la construction historique proposée par O. Murray. À part cela, je ne crois pas que l'hypothèse de l'existence d'un document contenant une liste, ordonnée chronologiquement, des *ktiseis* des cités de la Sicile participant au culte d'Apollon Ἀρχηγέτης à Naxos, puisse nous aider à expliquer plusieurs traits singuliers et déconcertants de l'aperçu que Thucydide a donné de la colonisation de la Sicile (les traits que j'indiquerai et discuterai plus loin).

Tout cela considéré, je trouve nécessaire d'entreprendre un examen des prétendues anomalies linguistiques sur lesquelles l'attention de Wölfflin et de beaucoup d'autres chercheurs s'est fixée.

L'une des anomalies consisterait dans l'emploi du pronom ὅστις à un endroit où il serait normal, en prose attique, d'employer le pronom ὅς. Il s'agit justement du passage où il est question de l'autel qui a intéressé Oswyn Murray, VI 3.1: καὶ Ἀπόλλωνος Ἀρχηγέτου βωμόν, ὅστις νῦν ἔξω τῆς πόλεως ἐστίν, ἰδρύσαντο, ἐφ' ᾧ ὅταν ἐκ Σικελίας θεωροὶ πλέωσι, πρῶτον θύουσι. Wölfflin et beaucoup d'autres à sa suite ont cru devoir expliquer cet emploi de ὅστις par l'influence d'un ouvrage écrit en prose ionienne. Afin de prouver que pareil emploi de ὅστις est caractéristique de la prose ionienne, on a invoqué entre autres un fragment d'Antiochos de Syracuse, cité par Denys d'Halicarnasse, *Antiq. Rom.* I 12.3 (= *FGrHist* 555 F 2) : τὴν γῆν ταύτην, ἣτις νῦν Ἰταλὴ καλεῖται, τὸ παλαιὸν εἶχον Οἰνώτροι. Cependant, ce fragment d'Antiochos et nombre d'autres attestations montrent que dans la prose ionienne, le pronom composé ὅστις, ἥτις, ὅ τι n'équivaut pas au pronom simple ὅς, ἦ, ὅ. La phrase d'Antiochos citée signifie : « cette terre qui aujourd'hui s'appelle Italie était anciennement possédée par les Oinôtroi ». Autrement dit, parmi toutes les terres qui existent, celle qui aujourd'hui s'appelle Italie était habitée anciennement par les Oinôtroi. Cet emploi du pronom est analogue à celui qui apparaît dans plusieurs passages d'Hérodote : I 67.3 ἐκτήσαντο πόλιν γῆς τῆς Οἰνωτρίας ταύτην ἣτις νῦν Ὑέλη καλεῖται, « ils s'emparèrent, dans la terre oinotrienne, de cette cité qui aujourd'hui s'appelle Hyelè » ; II 99.4 ἐν αὐτῷ πόλιν κτίσαι ταύτην ἣτις νῦν Μέμφις καλεῖται, « dans cet espace, ils fondèrent cette cité qui aujourd'hui s'appelle Memphis » ; IV 8.1 ... ἀπικέσθαι ἐς τὴν γῆν ταύτην ἐοῦσαν ἐρήμην, ἥντινα νῦν Σκύθαι νέμονται, « il arriva à cette terre qui aujourd'hui est habitée par les Scythes et qui était déserte » ; IV 45.5 ἀλλ' αὕτη γε ἐκ τῆς Ἀσίας τε φαίνεται ἐοῦσα καὶ οὐκ ἀπικομένη ἐς τὴν γῆν ταύτην ἣτις νῦν ὑπὸ Ἑλλήνων Εὐρώπη καλεῖται, « mais il apparaît que celle-ci [sc. cette *Eurôpè*] provenait de l'Asie et n'arriva pas à cette terre qui aujourd'hui est appelée par les Grecs Europe ». Dans tous ces passages, le pronom ὅστις, ἥτις, ὅ τι se rattache au pronom οὗτος, αὕτη, τοῦτο. Certes, dans Hdt. IV.41 τὸ

δὲ ἀπὸ τοῦ στενοῦ τούτου κάρτα πλατέα τυγχάνει ἐοῦσα ἢ ἀκτὴ ἥτις Λιβύη κέκληται, il n'y a pas le pronom αὕτη ; mais la proposition relative introduite par ἥτις sert à distinguer une des deux « péninsules » qui avaient été mentionnées auparavant : « à partir de ce détroit, la péninsule qui s'appelle Libye est très large » ; je soupçonne d'ailleurs que le texte est défectueux et qu'il faut lire ἢ ἀκτὴ <αὕτη> ἥτις Λιβύη κέκληται (la ressemblance entre AKTH et AYTH aurait été la cause de l'erreur).

C'est dans des textes attiques qu'on peut trouver des emplois de ὅστις analogues à celui du passage en question. Dans Platon, *Phaed.* 77 E, il y a : ἀλλ' ἴσως ἐν τις καὶ ἐν ἡμῖν παῖς ὅστις τὰ τοιαῦτα φοβεῖται, « mais peut-être y a-t-il dans nous aussi une sorte d'enfant – un enfant qui a peur des choses de ce genre ». L'emploi de ὅστις se justifie par le fait que τις ... παῖς est indéterminé : « une sorte d'enfant ». Une autre attestation est fournie par Thucydide lui-même dans VIII 92.6, où tous les manuscrits médiévaux, sauf un, donnent καὶ παραλαβὼν ἓνα τῶν στρατηγῶν, ὅστις ἦν αὐτῷ ὁμογνώμων, ἐχώρει ἐς τὸν Πειραιᾶ. Le manuscrit *B* (qui dans cette partie de l'ouvrage représente une ligne de tradition indépendante) donne ὅς au lieu de ὅστις, et cette leçon se trouve aussi dans un papyrus du V^e siècle de n.è. Il se peut que ὅς soit la leçon authentique et que ὅστις soit une erreur de copie ou une correction erronée, mais à mon avis, il est beaucoup plus probable que ὅς est une conjecture erronée, due à un correcteur savant qui, n'ayant pas compris le sens exact de ce passage, aurait considéré ὅστις comme une erreur née sous l'influence de l'*usus* linguistique qui était normal dans le grec de l'époque impériale¹⁸. Si on lit ὅστις, le passage signifie : « et ayant pris avec lui un des stratèges, un stratège qui était d'accord avec lui, il partit vers le Pirée ». Le sens serait excellent ; c'est pourquoi je pense qu'il faut choisir la leçon ὅστις.

Sur la base de ces considérations, je suis convaincu qu'on peut et doit entendre les passages VI 3.1 ainsi : « et ils érigèrent un autel d'Apollon Archègetès, un autel qui à présent se trouve hors de la ville et sur lequel, lorsque des *thédroi* partent de la Sicile, ils font d'abord un sacrifice ». Il y a là d'abord ὅστις, parce que l'auteur mentionne d'abord un autel d'Apollon Archègetès indéterminé (« un autel », et non pas « l'autel »), ensuite ὃι, parce que l'auteur vient d'indiquer quel est, parmi les autels d'Apollon Archègetès possibles, celui dont il s'agit.

Un autre détail qui a attiré l'attention de Wölfflin et, par la suite, d'autres, c'est l'emploi de l'expression τοῦ ἐχομένου ἔτους dans VI 3.2¹⁹. Cette expression a semblé étrange, parce qu'elle n'apparaît nulle part ailleurs chez Thucydide, alors que dans plusieurs passages de son ouvrage, il y a τοῦ ἐπιγιγνομένου χειμῶνος ou

¹⁸ Certes, le manuscrit *B* a conservé plusieurs leçons authentiques qui ne se trouvent pas dans le reste de la tradition, mais il a aussi des erreurs de copie qui lui sont propres, ainsi que des leçons qui sont des conjectures savantes erronées.

¹⁹ La variante ἐρχομένου n'est évidemment qu'une erreur banale.

τοῦ ἐπιγιγνομένου θέρους ου ἐν τῷ ἐπιόντι χειμῶνι. Wölfflin a soutenu que pour expliquer la présence de l'expression τοῦ ἐχομένου ἔτους dans VI 3.2, il fallait supposer que Thucydide l'avait prise de sa source écrite en dialecte ionien. Cependant, à part le fait que nous ne connaissons aucun texte en dialecte ionien où une expression τοῦ ἐχομένου ἔτους ου τῷ ἐχομένῳ ἔτει serait employée²⁰, il faut réfléchir sur le sens des expressions en question : τοῦ ἐπιγιγνομένου χειμῶνος ου τοῦ ἐπιγιγνομένου θέρους signifie proprement « dans l'hiver qui survenait » ou « dans l'été qui survenait », alors que l'expression τοῦ ἐχομένου ἔτους signifie proprement « dans l'année contiguë », autrement dit « dans l'année touchant à celle dont il a été question ». Il faut en outre observer qu'en dehors de VI 3.2, Thucydide n'a jamais l'occasion de dire « dans l'année suivante », car dans la narration des événements de la guerre péloponnésienne, il opère toujours avec la notion d'« été » et celle d'« hiver »²¹. Il aurait été évidemment impossible d'employer une expression signifiant « dans l'été contigu (à l'hiver dont il a été question) » ou bien « dans l'hiver contigu (à l'été dont il a été question) » : en effet, l'été et l'hiver ne sont pas des unités homogènes. Chez Thucydide, l'expression τοῦ ἐπιγιγνομένου χειμῶνος ου τοῦ ἐπιγιγνομένου θέρους ου ἐν τῷ ἐπιόντι χειμῶνι (« dans l'hiver qui survenait » ou « dans l'été qui survenait ») apparaît à l'intérieur de la narration d'une suite continue d'événements liés les uns aux autres soit directement, soit par le fait de faire partie de la même guerre. L'auteur conçoit l'« hiver » ou l'« été » dont les événements vont faire l'objet de la narration, comme une saison qui « survient » et s'enchaîne à la saison précédente (voir ἐπι-), amenant une étape ultérieure de la guerre qui est en cours. (Cf. aussi, chez le même auteur, les expressions τοῦ ἐπιγιγνομένου ἡρος, τῇ ἐπιγιγνομένῃ ἡμέρῃ.) Par contre, l'expression τοῦ ἐχομένου ἔτους, qui apparaît dans VI 3.2, fait partie d'un exposé d'événements discontinus et dont la plupart ne sont pas liés entre eux par un rapport de type causal. (Par exemple : la fondation de Syracuse est présentée comme un événement postérieur d'un an à la fondation de Naxos, mais non pas comme un événement lié à l'événement précédent.) En écrivant τοῦ ἐχομένου ἔτους, Thucydide conçoit l'année à laquelle appartient l'événement qui va être mentionné, comme une année « contiguë » à l'année précédente, dans une série homogène, purement et abstraitement chronologique²². Il s'exprime

²⁰ J. Classen (dans le commentaire de Classen, Steup 1905 : 246, *Anhang* au livre VI) a observé que cette tournure n'est pas attestée chez Hérodote ; selon lui, rien ne prouverait qu'elle soit spécifiquement ionienne.

²¹ Nulle part, dans son ouvrage, n'apparaît une expression τοῦ ἐπιγιγνομένου ἔτους ου τῷ ἐπιγιγνομένῳ ἔτει (cette dernière apparaît cinq fois chez Cassius Dion), ou τοῦ ἐπιόντος ἔτους (celle-ci apparaît deux fois chez Xénophon), ou τῷ ἐπιόντι ἔτει (expression fréquente chez Xénophon et chez Cassius Dion).

²² Une expression analogue, τῷ ἐχομένῳ ἔτει apparaît dans Aristote, *Historia animalium* 571 a 10 ; Théophraste, *Historia plantarum* VII 1.6 ; Polybe, XXI 43.23 (dans la paraphrase d'un traité) ; Fl.

comme s'il avait dans sa tête une liste des *ktiseis* sicéliotes pourvues d'une date et ordonnées chronologiquement.

Je n'entends pas exclure la possibilité que Thucydide ait eu devant ses yeux un ouvrage contenant l'expression τοῦ ἐχομένου ἔτους, mais cette hypothèse n'est pas indispensable. Ce qui est certain, c'est que cette expression est parfaitement appropriée là où elle se trouve, et qu'il n'est pas du tout étrange qu'elle n'apparaisse pas à d'autres endroits de l'ouvrage.

Une troisième anomalie consisterait, selon Wölfflin et d'autres, dans le fait que dans les chapitres VI 1–5, l'adverbe ἐγγύς ou ἐγγύτατα apparaît quatre fois avant un numéral (ἐγγύς dans VI 2.5 et 5.2 ; ἐγγύτατα dans VI 4.4 et 5.3 ; il faut préciser que dans VI 2.5, au lieu de ἐγγύς de la tradition médiévale, un papyrus que Wölfflin ne connaissait pas, donne ἐγγύτατα). Wölfflin et ceux qui l'ont suivi entendent cet adverbe au sens de « à peu près », « environ », et constatent qu'ailleurs, lorsqu'il s'agit d'indiquer qu'un chiffre est approximatif, Thucydide n'emploie pas ἐγγύς ou ἐγγύτατα, mais μάλιστα ou ὥς ou ὅσον ou περί ou ἐς. À leur avis, l'emploi d'ἐγγύς et d'ἐγγύτατα dans la digression au début du livre VI serait tellement étrange qu'il serait nécessaire de supposer que ce mot se trouvait dans un texte écrit en ionien que Thucydide avait devant ses yeux²³. À l'exception de K.J. Dover, ces savants n'essaient pas d'expliquer pourquoi Thucydide a reproduit un mot employé dans sa « source », au lieu de le remplacer par l'un des mots qui lui étaient habituels. En outre, ils ne citent aucun texte ionien où ἐγγύς ou ἐγγύτατα aurait le sens de « à peu près », « environ »²⁴.

K.J. Dover²⁵ a cru deviner la raison pour laquelle Thucydide aurait gardé le mot ἐγγύς ou ἐγγύτατα, qu'il aurait lu dans les Σικελικά d'Antiochos de Syracuse : à son avis, « he was not sure whether the writer [*c'est-à-dire Antiochos*] meant by

Josèphe, *Antiq. Iud.* XII 313 ; très souvent chez Cassius Dion (qui emploie aussi, mais seulement une fois, l'expression τοῦ ἐχομένου ἔτους : XLVIII 33.4).

²³ J. Classen (*loc. cit.*) a jugé la constatation correcte, mais n'a pas approuvé la conclusion : à son avis, puisqu'Hérodote n'emploie jamais ἐγγύς pour une indication approximative du temps, il serait injustifié de supposer que l'emploi de cet adverbe chez Thucydide est dû à l'influence d'un ouvrage écrit en ionien. – Dans l'ensemble, la position de J. Classen, en ce qui concerne la digression sicilienne, est une position de compromis. Il écrit (pp. 246–247) : « ... so werden wir Wölfflin in dem Ergebnis seiner Untersuchungen beistimmen, 'daß die in Kap. 2–5 gegebene Übersicht als freies Exzerpt aus dem Werke des syrakusischen Historikers zu betrachten ist' (S. 7), unserem Geschichtsschreiber jedoch im einzelnen diejenige Selbständigkeit zuerkennen, welche ebenso sehr in seinem schriftstellerischen Charakter, wie in seiner persönlichen Kenntnis von Land und Leute begründet ist ».

²⁴ Cela a été observé déjà par J. Classen (Classen, Steup 1905 : 246) : « Nur ist hierin schwerlich ionischer Einfluß zu vermuten, da Herodot ἐγγύς gar nicht, sondern nur das entsprechende ἀγχοῦ, ἄγχιστα und ἀγγυτάτω hat, aber auch dies nie in zeitlicher, sondern nur in örtlicher oder qualitativ vergleichender Bedeutung ».

²⁵ Dover 1953 ; Dover 1960 : 198–199, 204–205.

it quite what he himself would have meant by *μάλιστα* ». En fait, toujours selon Dover²⁶, Antiochos aurait employé *ἐγγύς* pour exprimer la même idée que Thucydide exprime au moyen de *μάλιστα* dans VII 42.1 (*ναῦς τε τρεῖς καὶ ἑβδομήκοντα μάλιστα ξὺν ταῖς ξενικαῖς*)²⁷ : dans ce dernier passage, Thucydide aurait placé *μάλιστα* à côté du chiffre 73 (qui n'est pas un chiffre rond) pour dire « d'après mes calculs » (« I calculate »), ou plus précisément, « assuming the correctness of the data from which the total is calculated »²⁸.

Dover a peut-être raison en ce qui concerne l'interprétation de VII 42.1, mais il me semble également possible, voire plus probable, que ce *μάλιστα* surprenant ait été ajouté par un interpolateur pédant afin de créer une certaine symétrie entre l'indication du nombre des navires et l'indication du nombre des hoplites (*ὀπλίτας περὶ πεντακισχιλίους ἑαυτῶν τε καὶ τῶν ξυμμάχων* : l'expression *ξὺν ταῖς ξενικαῖς* serait à *ἑαυτῶν τε καὶ τῶν ξυμμάχων* comme *μάλιστα* est à *περὶ*). Quoi qu'il en soit de l'emploi de *μάλιστα* dans VII 42.1, rien ne prouve qu'Antiochos ait employé *ἐγγύς* ou *ἐγγύτατα* pour dire « assuming the correctness of the data from which the total is calculated ». En outre, si Thucydide avait eu devant lui une « source » où *ἐγγύς* ou *ἐγγύτατα* était employé avant un numéral, et qu'il n'eût pas été sûr de comprendre exactement ce que l'auteur de sa « source » avait voulu dire, il aurait pu écrire tranquillement *μάλιστα* ou *ὥς* ou *περί*, sans risquer de se tromper, car ces mots peuvent exprimer aussi bien l'approximation par excès que l'approximation par défaut. Il est raisonnable de supposer que les mots *ἐγγύς* et *ἐγγύτατα* lui ont semblé être les mots justes pour dire ce qu'il voulait dire. Et on n'a pas à aller loin pour trouver ce qu'il voulait dire. Étrangement, Wölfflin et la plupart de ceux qui ont accepté son hypothèse n'ont pas pris en considération la possibilité que *ἐγγύς* ait été placé par Thucydide avant des numéraux pour dire « presque », « près de ... » (en latin « prope », en anglais « nearly », en allemand « beinahe », en polonais « blisko »), et *ἐγγύτατα* au sens de « très près de ... ». Et pourtant, c'est là l'interprétation la plus naturelle. C'est justement ainsi que le dictionnaire LSJ, s.v. *ἐγγύς*, III, interprète cet adverbe dans Thuc. VI 5.2 et dans quelques passages d'autres auteurs. Et c'est ainsi que E.F. Poppe et J.M. Stahl l'interprètent dans une note à Thuc. VI 2.5 : après avoir déclaré que « adverbium *ἐγγύς* (cf. 5.2 et *ἐγγύτατα* 4.4 ; 5.3) numeralibus appositum non prorsus idem valet atque *μάλιστα* », ils expliquent que *ἐγγύς* signifie « prope », alors que *μάλιστα* signifie « fere ». Pour *ἐγγύς* au sens

²⁶ Dover 1960 : 204–205.

²⁷ Le mot *μάλιστα* n'apparaît pas dans le ms. B. Son absence dans ce manuscrit peut être due à une faute de copiste ou à l'intervention d'un correcteur qui aurait trouvé innaturel ce *μάλιστα* auprès d'un chiffre qui n'est pas un chiffre rond.

²⁸ Dover 1960 : 419 ; aussi 204–205 : « if all the figures [...] from which this total is calculated are correct ».

de « prope », ils citent quelques passages de Xénophon : *Anab.* IV 2.28 ; V 7.9 ; VII 8.18 ; *Hell.* II 4.32 ; IV 2.16 ; VI 4.15 ; VII 4.26 ; *Agés.* 7.5²⁹.

Aux passages cités par le dictionnaire LSJ et par le commentaire de Poppo et de Stahl, il est aisé d'en ajouter d'autres. Certes, dans la plupart des attestations, une interprétation attribuant à ἐγγύς le sens de « à peu près », « plus ou moins », n'est pas impossible. Mais il y a quelques cas où elle est très improbable, alors que le sens de « près de ... », « presque », est possible dans tous les cas et parfois est de loin le plus plausible. Voici des exemples de cette dernière situation³⁰ : Platon, *Men.* 91 E : οἶμαι γὰρ αὐτὸν ἀποθανεῖν ἐγγύς καὶ ἐβδομήκοντα ἔτη γεγονότα, « je crois en effet qu'il est mort ayant même près de soixante-dix ans » (le mot καὶ indique que selon l'auteur c'est un âge avancé). Xénophon, *Anab.* V 7.9 (dans une harangue que Xénophon-auteur met dans la bouche de Xénophon-personnage s'adressant aux « Dix Mille ») : καὶ ἐγὼ μὲν ἔσομαι ὁ ἐξηπατηκὼς εἷς, ὑμεῖς δὲ οἱ ἐξηπατημένοι ἐγγύς μυρίων ἔχοντες ὄπλα, « et alors moi, le trompeur, je serai un seul, et vous, les trompés, vous serez près de dix mille, armés ». Si l'on voulait entendre ἐγγύς μυρίων (sous-entendu : ἔσεσθε) au sens de « vous serez à peu près dix mille », l'effet rhétorique de ce passage serait abîmé ; d'ailleurs, Xénophon-auteur savait pertinemment que les « dix mille » soldats, au moment donné, étaient un peu moins de dix mille³¹. Dans un autre des ouvrages de Xénophon, *Hell.* III 1.28, Derkylidas, s'adressant à ses soldats, dit : μισθὸς μὲν ἡμῖν, ὃ ἄνδρες, εἴργασται τῇ στρατιᾷ ἐγγύς ἐνιαυτοῦ ὀκτακισχίλοις ἀνδράσιν· ἂν δέ τι προσεργασώμεθα, καὶ ταῦτα προσέσται, « nous avons gagné la solde de presque un an pour l'armée, huit mille hommes ; et si nous gagnons encore quelque chose en plus, cela s'ajoutera à ce dont nous disposons » (autrement dit : nous aurons la solde d'un an entier).

En somme : il n'y a aucune preuve valable que Thucydide ait pris certaines expressions de l'ouvrage d'Antiochos ou d'un autre ouvrage écrit en ionien. Il n'y a pas de doute qu'il a lu les *Σικελικά* d'Antiochos, mais la question de savoir dans quelle mesure et comment il a utilisé les informations données dans cet ouvrage, est une question ouverte.

²⁹ Dans la traduction de Louis Robin et de Jacqueline de Romilly (édition Belles Lettres) des premiers chapitres du livre VI de Thucydide, ἐγγύς est rendu par « près de », et ἐγγύτατα par « très près de ».

³⁰ Observons que si le numéral est déclinalement, ἐγγύς tantôt régit le génitif, tantôt ne détermine pas le cas grammatical.

³¹ On peut invoquer aussi l'expression οὐδ' ἐγγύς, « loin de là », « il s'en faut », littéralement « même pas près de là », qui apparaît à plusieurs reprises chez Platon.

II

Examinons maintenant l'exposé de Thucydide en fixant l'attention spécialement sur les indications chronologiques. Faute de compétence, je n'entrerais pas dans la discussion que de nombreux chercheurs ont menée autour des informations concernant les peuples barbares de la Sicile³².

Le début de l'exposé (VI 2.1-2) ressemble un peu à la manière des digressions ethnographiques d'Hérodote, comme Nino Luraghi l'a observé³³, en ce sens qu'ici, contrairement à ses habitudes, Thucydide rapporte d'abord « ce qu'on dit », avant de déclarer quelle est son opinion. Cette observation concerne ce qu'il écrit au sujet des Cyclopes et des Laistrygones dont parlent « les poètes », mais surtout ce qu'il écrit au sujet des Sikanoi : il rapporte ce que les Sikanoi eux-mêmes disent de leurs origines, ensuite il oppose à leur opinion l'ἀλήθεια qu'on peut « constater ». On peut confronter cela avec ce qu'Herodote écrit au sujet des Scythes, IV 5-12.

Cependant, lorsqu'il en vient à parler des Sikeloi, Thucydide présente ce qu'il considère comme vrai, sans indiquer l'existence de conceptions différentes, notamment de celles d'Antiochos et d'Hellānikos, que nous connaissons partiellement par Denys d'Halicarnasse (*Antiq. Rom.* I 22) et par Constantin Porphyrogénète, *De thematibus* II, p. 58, Bonn (*FGrHist* 555 F 4 ; *FGrHist* 4 F 79 a-b). Dans VI 2.4-5, il dit que les Sikeloi qui habitaient en Ἰταλία – pays qui avait pris ce nom du nom d'un roi des Sikeloi, Ἰταλός – passèrent en Sicile pour fuir les Opikoi, vainquirent les Sikanoi, les poussèrent vers les parties méridionale et occidentale de l'île, et depuis lors furent les maîtres des terres les meilleures de l'île pendant ἔγγυς 300 ans³⁴ jusqu'à l'arrivée des Grecs. « Près de trois cents ans », cela veut dire, probablement, « trois cents ans moins quelques ans ». J'imagine qu'ici, Thucydide a voulu arrondir un chiffre obtenu par un calcul fondé sur une durée conventionnelle d'une génération, 33 ans (pour cette durée, cf. Hérodote, II 142.2). En effet, 33 ans × 9 générations = 297 ans. Je ne sais pas d'où Thucydide a pris la date approximative de l'arrivée des Sikeloi en Sicile : certainement pas d'Hellānikos. Quant à Antiochos, Denys d'Halicarnasse affirme (dans le passage cité) que cet historien n'a pas daté du tout cet événement. Les savants modernes supposent que Denys se réfère ici aux Ἰταλικά d'Antiochos, sans tenir compte de ses Σικελικά, et qu'il se peut que dans les Σικελικά l'événement en question ait été daté. C'est possible. Il n'est donc

³² À ce sujet, voir surtout Sammartano 1998.

³³ Luraghi 1991 : 42.

³⁴ Au lieu de ἔγγυς, un papyrus, le P. Bodmer XXVII, datable du III^e ou IV^e siècle, donne ἐγγότατα, et cette leçon a été accueillie par Giambattista Alberti. Je ne suis pas convaincu qu'il faille accorder la préférence à cette leçon.

pas exclu que Thucydide ait trouvé cette information chez Antiochos. Mais ce n'est qu'une vague possibilité.

L'arrivée des premiers colons grecs, par rapport à laquelle est déterminée la date de l'arrivée des Sikeloï, n'est datée par Thucydide ni dans le passage cité, ni ailleurs. Dans VI 3. 1, on lit : « Parmi les Grecs, les premiers à arriver furent des Chalcidiens : arrivés de l'Eubée avec Thouklès comme fondateur (οἰκιστοῦ), ils fondèrent Naxos et érigèrent un autel d'Apollon Archègetès, un autel qui à présent est hors de la ville et sur lequel, lorsque des θεωροί partent de la Sicile, ils font d'abord un sacrifice ».

Il est important d'observer que dans ce passage, les mots ἐκ Σικελίας suggèrent qu'il s'agit de θεωροί envoyés par plusieurs *poleis* sicéliotes, et non seulement de θεωροί envoyés par Naxos.

Après le passage concernant la fondation de Naxos, le récit continue ainsi (VI 3–5) : « Syracuse fut fondée l'année suivante (τοῦ ἔχοντος ἔτους) par Archias, un Héraclide venant de Corinthe ». Dans la 5^e année (autrement dit : quatre ans) après la fondation de Syracuse, « Thouklès et les Chalcidiens, étant partis de Naxos », fondèrent Leontinoi et ensuite Katanè. Après cela, on lit : κατὰ τὸν αὐτὸν χρόνον (« en même temps » : peut-être dans la même année, mais cela n'est pas sûr), Lamis, provenant de Mégare, arriva en Sicile en amenant avec lui un groupe de colons (ἀποικίαν), et « s'établit dans une localité nommée Trôtilon » (Τρότιλόν τι ὄνομα χωρίον οἰκίσας), « au-delà du fleuve Panaktyès » ; « plus tard », il se transféra (avec son groupe) à Leontinoi et y habita en ayant les mêmes droits que les Léontiniens (ξυμπολιτεύσας), mais cette situation ne dura que « peu de temps », car Lamis fut chassé par les Léontiniens et s'établit à Thapsos ; ici, il mourut ; les autres membres du groupe quittèrent Thapsos et, sous la direction du roi sicèle Hyblôn, qui avait mis à leur disposition un territoire³⁵, ils fondèrent une *polis* nommée Megareis Hyblaioi. Cette *ktisis* – on le voit – n'est pas datée directement d'une façon précise. Cependant, Thucydide écrit que 245 ans après la fondation, les citoyens de cette *polis* furent chassés de leur ville et de leur territoire par Gélon, tyran des Syracusains. Si l'on connaît la date de cet événement (nous la connaissons, mais non pas par Thucydide : 483 av. J.-C.), on peut évidemment calculer la date de la *ktisis* de Megareis Hyblaioi. Avant d'être chassés (et « cent ans après s'être établis eux-mêmes » : ainsi selon le texte transmis, mais il est probable que cette phrase est une interpolation³⁶), les Megareis Hyblaioi fondèrent Selinous, ayant chargé de cette mission Pammilos, auquel se joignit un citoyen de la métropole – un Méga-

³⁵ J'accepte sans hésiter la conjecture de J. Classen παραδόντος, au lieu de la leçon de tous les manuscrits, προδόντος (que Gomme et Alberti ont acceptée).

³⁶ Voir ci-dessous, pp. 76–79.

rien dont le nom a disparu dans une lacune du texte³⁷. Si l'on accepte l'athétèse que je propose, cette *ktisis* demeure sans date. Dans la 45^e année après la fondation de Syracuse, le Rhodien Antiphèmos et le Crétois Entimos, « ayant amené des *ἐποικοί* » (des colons³⁸ ou un groupe de colons destiné à s'ajouter à un groupe déjà installé), fondèrent ensemble Gela ; la partie de Gela où se trouve la vieille ville s'appelle Lindioi (texte conjectural³⁸ : τὸ δὲ χωρίον οὗ { νῦν } ἢ <ἀρχαία> πόλις ἐστὶ καὶ ὁ πρῶτον ἐτειχίσθη Λίνδιοι καλεῖται). « Très près de 108 ans » (ἔτεσιν ἐγγύτατα ὀκτὼ καὶ ἑκατὸν) après la naissance de leur *polis*, les citoyens de Gela fondèrent Akragas. Les Syracusains fondèrent Akrai 70 ans après la fondation de leur cité, et Kasmenai « près de 20 ans » (ἔτεσι ... ἐγγὺς εἴκοσι) après la fondation d'Akrai. La première fondation de Kamarina eut lieu « très près de 135 ans » (ἔτεσιν ἐγγύτατα πέντε καὶ τριάκοντα καὶ ἑκατὸν) après celle de Syracuse ; la seconde fondation de Kamarina (après que ses citoyens avaient été expulsés par les Syracusains à cause de leur ἀπόστασις) n'est pas datée, nous apprenons seulement qu'elle fut faite par Hippokratès, tyran de Gela, après une guerre avec les Syracusains ; la troisième fondation (qui eut lieu après que Gélon avait chassé les citoyens de la seconde Kamarina) n'est pas datée non plus, nous apprenons seulement qu'elle fut faite par la *polis* Gela.

Au sujet de Zanklè, l'auteur donne plusieurs informations : un premier établissement – que Thucydide ne semble pas considérer comme une *polis*³⁹ – fut celui d'un groupe de pirates provenant de Kymè de l'Opikia (autrement dit de la région que nous appelons la Campanie) ; puis un groupe de colons provenant de Chalkis et d'autres cités de l'Eubée partagèrent la terre avec eux, et une *polis* fut fondée par Perièrès de Kymè et Krataimènès de Chalkis. Il n'y a là aucune information qui puisse servir de repère chronologique.

En revanche, il y en a une qui peut indiquer du moins approximativement le temps où les citoyens de Zanklè furent chassés de leur ville : il est dit en effet que « des Samiens et d'autres Ioniens » arrivèrent en Sicile « en fuyant les Mèdes », chassèrent les Zankliens de leur ville et prirent leur place. Thucydide pouvait être sûr que ses lecteurs mettraient cela en rapport avec l'échec de la révolte ionienne – d'autant plus que les actions d'un groupe de Samiens riches, qui avaient choisi de quit-

³⁷ Voir ci-dessous, p. 79.

³⁸ Voir ci-dessous, pp. 79–82.

³⁹ Selon Dunbabin 1948 : 436, le *Chronicon* de Jérôme daterait la fondation de Zanklè de l'an qui est pour nous 756 av. J.-C. Dans l'édition du *Chronicon* faite par R. Helm, il n'y a rien sur Zanklè. Je ne sais pas sur quelle édition Dunbabin s'est fondé. Dans Fischer-Hansen, Nielsen, Ampolo 2004 : 234, il n'y a aucune mention du *Chronicon* de Jérôme. Peut-être la datation mentionnée par Dunbabin se trouve-t-elle dans quelques manuscrits du *Chronicon*. S'il en est ainsi, je suppose qu'elle est une invention faite par un chronographe qui aurait cru que la Zanklè des pirates de Kymè était née comme une *polis*.

ter leur patrie pour ne pas tomber sous le pouvoir du roi perse, avaient été racontées par Hérodoté dans VI 22–24. Quant à l'histoire ultérieure de Zanklè, l'auteur écrit que « peu de temps après » que des Samiens s'y étaient installés, Anaxilas, le tyran de Rhègion, les chassa et « ayant fondé lui-même la cité <avec un grand nombre> d'hommes de provenance variée, lui donna un nom différent, celui de la patrie de ses ancêtres, Messènè »⁴⁰. Aucune indication chronologique précise de cette refondation n'est donnée. La fondation d'Himera par Zanklè n'est pas non plus datée.

Après avoir ainsi passé en revue les informations que Thucydide donne au sujet des *ktiseis* de Sicile, nous devons nous poser un problème important : que faut-il penser du fait que certaines des indications numériques concernant l'intervalle chronologique entre deux *ktiseis* sont précédées de ἐγγύς, « près de ... », ou de ἐγγύτατα, « très près de ... » ?

Envisageons une possibilité : il se peut qu'au moment où il écrivait que Kasmenai fut fondée « près de vingt ans » après la fondation d'Akrai, Thucydide ait su que le chiffre exact était 19 ou 18 : il aurait alors voulu donner un chiffre rond, tout en indiquant que le chiffre exact était légèrement inférieur. De même : il se peut qu'au moment où il écrivait que Kamarina fut fondée « très près de 135 ans » après la fondation de Syracuse, il ait su que le chiffre exact était 134 ou 133. Est-ce probable ? Je ne le pense pas. D'abord, si l'on admettait cela, on ne comprendrait pas pourquoi il n'a pas écrit, dans le cas de Kasmenai, tout simplement ἐννεακαίδεκα (ou ὀκτωκαίδεκα), et dans le cas de Kamarina, tout simplement τέσσαρσι (ou τρισὶ) καὶ τριάκοντα καὶ ἑκατὸν. Ensuite, une supposition analogue se révèle carrément impossible dans le cas de la datation de la *ktisis* d'Akragas, car ici le mot ἐγγύτατα apparaît auprès d'un chiffre qui n'est pas un multiple de 5 et ne peut donc pas être considéré comme un chiffre arrondi. Akragas – écrit Thucydide – fut fondée ἐγγύτατα 108 ans après la fondation de Gela (VI 4.4). Il serait absurde de penser que le nombre exact, connu de Thucydide, était 107 ou 106 : à quoi bon aurait-il écrit « très près de 108 », au lieu d'écrire tout simplement « 107 » ou « 106 » ? Il faut donc penser que dans les passages où les chiffres 20, 135 et 108 sont accompagnés de ἐγγύς ou de ἐγγύτατα, Thucydide a voulu dire « 20 ans moins quelques mois », « 135 ans moins quelques mois », « 108 ans moins quelques mois ».

Cette conclusion est surprenante. Pour les chiffres relatifs à certains intervalles temporels, Thucydide a cru possible et opportun de signaler qu'ils étaient corrects à quelques mois près, alors que les autres chiffres qu'il donne et qui (à part le chiffre 1) sont des multiples de 5, ne sont accompagnés d'aucune expression indiquant qu'ils ne sont pas tout à fait précis⁴¹.

⁴⁰ Pour la lecture et l'interprétation de ce passage, voir ci-dessous, pp. 82–83.

⁴¹ Je traite de la même manière les nombres ordinaux (« cinquième », « quarante-cinquième ») et les nombres cardinaux (70 ; 245), car ces derniers reposent sur un calcul inclusif.

Est-ce que Thucydide considérerait ces autres chiffres comme tout à fait précis? Cette conclusion n'est ni nécessaire, ni probable. Il est plus probable que Thucydide considérerait ces chiffres comme substantiellement corrects, mais ne croyait pas pouvoir dire s'ils étaient ou n'étaient pas tout à fait précis.

Où a-t-il pu trouver les données qui lui ont servi pour calculer les intervalles de temps?

Une de ses sources principales, pour ce genre d'informations, c'était probablement l'ouvrage d'Hellánikos connu sous le titre *Prêtresses d'Héra d'Argos*. Parmi les fragments de cet ouvrage, il y en a un qui semble bien concerner la fondation de Naxos en Sicile. Il nous a été conservé par l'Épitomè du lexique d'Étienne de Byzance, s.v. Χαλκίς. Felix Jacoby (*FGrHist* 4 F 82) en a établi le texte ainsi : Ἑλλάνικος Ἱερειῶν Ἦρας β' · « Θεοκλῆς⁴² ἐκ Χαλκίδος μετὰ Χαλκιδέων καὶ Ναξίων ἐν Σικελίῃ πόλιν ἔκτισε », et cette lecture a été acceptée dans la récente édition du lexique faite par M. Billerbeck et A. Neumann-Hartmann. Jacoby a proposé d'ajouter par conjecture, après le verbe ἔκτισε, le nom de la cité, <Νάξον>⁴³. Cette conjecture est admissible, mais il me semble également possible que dans le texte original d'Hellánikos il y ait eu, après ἔκτισε, une proposition relative signifiant à peu près « qui fut nommée Naxos » – proposition qui aurait été omise délibérément par le lexicographe, qui ne s'intéressait ici qu'à Chalkis et à l'ethnique tiré du nom de cette cité. Évidemment, le lexicographe a omis aussi la date qu'Hellánikos assignait à cette *ktisis*. Puisque Thucydide affirme que les θεῶροι qui partent de la Sicile font, avant de quitter l'île, un sacrifice sur l'autel d'Apollon Ἀρχηγέτης à Naxos, il est très probable qu'Hellánikos présentait la fondation de Naxos comme la plus ancienne des *ktiseis* grecques en Sicile.

À propos de ce fragment, il faut noter qu'il contient un détail qui manque dans le passage de Thucydide concernant cet événement : Hellánikos écrit Θεοκλῆς ἐκ Χαλκίδος μετὰ Χαλκιδέων καὶ Ναξίων, alors que Thucydide écrit Χαλκιδῆς ἐξ Εὐβοίας πλεῦσαντες μετὰ Θουκλέους οἰκιστοῦ. Les deux textes concordent sur le nom de l'οἰκιστής et la patrie de celui-ci, mais Thucydide ne mentionne pas la participation d'un groupe de citoyens de Naxos, qui pourtant eut probablement lieu, car la nouvelle *polis* fut nommée Naxos. Pourquoi cette omission? Je suppose que

⁴² A. Meineke a corrigé Θεοκλῆς en Θεοκλέης : conjecture admissible, pas tout à fait sûre.

⁴³ La tradition manuscrite de ce passage présente des variantes : selon l'apparat critique de l'édition de Meineke, au lieu de Ναξίων, les mss. R et V donnent Ναξίαν, mais c'est une erreur évidente ; en outre, au lieu de πόλιν, le ms. P donne πόλεις, leçon que A. Meineke a accueillie dans le texte, mais qui, selon lui, serait une écriture fautive, qu'il faudrait corriger en πόλις, accusatif pluriel ionien (πόλις). Je ne crois pas qu'Hellánikos ait écrit ἐν Σικελίῃ πόλις ἔκτισε, car il est probable que dans le passage en question, il entendait donner la date annuelle d'une seule *ktisis*, celle de Naxos. Selon Thucydide, les *ktiseis* de Leontinoi et Katanè sont postérieures à celle de Naxos.

pour lui, ce qui importait ici, c'était d'indiquer l'οἰκιστής et la μητρόπολις, et par là le fait que Naxos de Sicile faisait partie des ἀποικίαι chalcidiennes.

Quant à Syracuse, qui, au V^e siècle av. J.-C., était une très grande *polis*, il est évident qu'Hellánikos a dû dater sa *ktisis*. Outre celle de Naxos et celle de Syracuse, beaucoup d'autres *ktiseis* d'ἀποικίαι sicéλιotes ont dû sans doute être notées dans les *Prêtresses d'Héra d'Argos*, car, à en juger par la littérature chronographique postérieure, l'ouvrage d'Hellánikos (qui devint le prototype de la chronographie) a dû traiter les *ktiseis* comme l'un des principaux genres d'événements dignes d'être notés. Cependant nous ne pouvons pas être sûrs que toutes les *ktiseis* que Thucydide mentionne aient été mentionnées dans cette Chronique. Et même si l'on supposait que toutes l'étaient, il faudrait bien reconnaître que la plupart des détails que nous lisons chez Thucydide (sur les circonstances des événements, ou sur les νόμιμα des nouvelles *poleis*, ou sur le dialecte de leurs habitants) n'ont pu se trouver dans les *Prêtresses d'Héra d'Argos*, ouvrage qui, dans un espace très restreint (occupant, dans la tradition manuscrite postérieure, trois livres seulement), entendait embrasser tout le passé du monde grec. Dans cet ouvrage, Thucydide a pu trouver les dates annuelles des *ktiseis* de Sicile les plus importantes et les noms de leurs μητροπόλεις et de leurs οἰκισταί, mais pas beaucoup plus. En outre, il faut reconnaître que les dates fournies par Hellánikos n'ont pu permettre à Thucydide de calculer des intervalles du type « *x* ans moins quelques mois ».

En ce qui concerne les Σικελικά d'Antiochos⁴⁴, il est très probable que Thucydide y a puisé plusieurs informations, mais nous ne pouvons pas savoir si Antiochos datait exactement beaucoup de *ktiseis*. La chronologie ne semble pas avoir été au centre de ses intérêts : rappelons-nous que dans les Ἰταλικά, il ne donnait pas de dates pour le passage des Sikélois de l'Italie à la Sicile. S'il avait accordé beaucoup d'importance à la chronologie, il aurait daté cet événement non seulement dans les Σικελικά, mais aussi dans les Ἰταλικά. En tout cas, il est très probable qu'il n'indiquait ni le mois, ni le jour de telle ou telle *ktisis*.

Comment expliquer la façon dont Thucydide a traité le problème des dates des *ktiseis* de Sicile? J'ose proposer l'hypothèse suivante :

Je suppose que Thucydide a accepté les dates annuelles que la Chronique d'Hellánikos (*Prêtresses d'Héra d'Argos*) fournissait pour quelques *ktiseis* de Sicile, et que pour quelques autres *ktiseis*, il a accepté les dates annuelles qui ressortissaient des informations fournies par Antiochos de Syracuse ou d'autres sources, écrites ou orales, dont nous ne savons rien. Je suppose en outre qu'il a calculé les intervalles entre plusieurs de ces dates, mais qu'au moins dans certains cas, il a voulu et pu contrôler si les intervalles ainsi calculés étaient précis.

⁴⁴ Les témoignages concernant cet auteur et les « fragments » de ses ouvrages ont été rassemblés et commentés par Luraghi 2016.

Comment s'y est-il pris pour faire ce contrôle? Il est probable – comme Marek Węcowski me l'a suggéré il y a longtemps – qu'il a pris en considération l'anniversaire de la *ktisis* qui était célébré dans chaque *polis*. Je suppose qu'étant allé en Sicile pour chercher des informations de toute espèce, dont il avait besoin pour écrire un récit des événements de la grande guerre qui s'était terminée par le désastre de l'expédition athénienne, il a profité de l'occasion pour poser à des citoyens de diverses *poleis* de Sicile des questions sur le lointain passé de leurs patries respectives, et notamment sur la *ktisis*. Il a pu leur demander, entre autres, quels étaient le mois et le jour de la fondation – mois et jour qu'ils connaissaient grâce à la coutume de célébrer l'anniversaire de la fondation. Sur la base des informations obtenues, il a pu constater que le nombre d'années séparant la fondation d'une cité *A* de la fondation d'une cité *B* devait être corrigé en soustrayant quelques mois.

Comme Aleksander Wolicki me l'a fait observer, toutes les *poleis* à propos desquelles Thucydide emploie *ἐγγὺς* ou *ἐγγύτατα*, sont des *poleis* liées entre elles : Akragas est une *apoikia* de Gela, Akrai est une *apoikia* de Syracuse, Kasmenai aussi est une *apoikia* de Syracuse. Il est probable que le calendrier d'Akrai et celui de Kasmenai étaient identiques à celui de Syracuse. Quant à Akragas, Thucydide dit expressément⁴⁵ que les citoyens de Gela donnèrent à leur *apoikia* leurs *νόμια* ; il est très probable que le calendrier (qui réglait entre autres les fêtes) faisait partie des *νόμια*. A. Wolicki a tiré de ces constatations la conclusion que dans ces trois cas, l'identité du calendrier a pu faciliter les calculs de Thucydide. Le raisonnement me semble juste.

On objectera que nous ne savons pas si Thucydide a passé quelque temps en Sicile.

C'est une question débattue depuis longtemps. L'ayant examinée soigneusement, K.J. Dover est parvenu à la conclusion suivante⁴⁶ : « Whether he ever went to Sicily is a question to which there is no agreed answer, and my own answer (p. 467) is that he probably did not ». Cependant, de l'aveu de Dover lui-même, la réponse opposée est tout aussi possible. Il me semble que la quantité d'informations topographiques et ethnographiques détaillées sur la Sicile qui sont données dans les livres VI et VII est telle, que la réponse affirmative est probablement la meilleure.

Comment expliquer le fait que pour plusieurs *ktiseis*, l'auteur a donné des indications chronologiques sans laisser comprendre s'il les considérait comme précises ou comme approximatives, et que pour un petit nombre de *ktiseis*, il n'a pas

⁴⁵ Je ne sais pas pourquoi il le dit. Il doit y avoir quelque raison, car il était normal qu'une *apoikia* adopte les *νόμια* de la cité-mère.

⁴⁶ Dover 1960 : 198. En outre sa discussion, pp. 466–469.

donné d'indications chronologiques du tout? Faut-il penser qu'en faisant le départ entre ce qu'il fallait approfondir et ce qu'on pouvait traiter superficiellement, Thucydide s'est laissé guider par le caprice plutôt que par un dessein bien arrêté? En faveur de pareille explication, on pourrait rappeler que cet essai de recherche sur le passé très éloigné a l'air – comme je l'ai dit – d'être essentiellement un ἀγώνισμα, un morceau de bravoure. Cependant, il est, à mon avis, plus vraisemblable que pour une partie des *ktiseis*, Thucydide n'a pas trouvé la possibilité de préciser les données de ses sources d'information : peut-être a-t-il constaté que les indications chronologiques dont il disposait dans ces cas étaient discordantes et qu'il n'y avait pas moyen de parvenir à une solution satisfaisante.

Le caractère non homogène des informations que Thucydide donne sur les *ktiseis* de cités de Sicile est en lui-même un fait intéressant : il témoigne que la nature des informations dont l'auteur disposait variait d'une cité à l'autre.

Reste une question : pourquoi Thucydide n'a-t-il pas déclaré que les points de référence dont il s'est servi pour ses datations étaient des dates de la chronologie absolue établie par Hellanikos dans les *Prêtresses d'Héra d'Argos*? Pourquoi n'a-t-il pas daté au moins la plus ancienne des *ktiseis* sicéliotes, celle de Naxos, par l'indication de l'an de prêtrise d'une prêtresse d'Héra d'Argos? Je suppose que c'est son sentiment du style qui lui a fait exclure toute référence explicite à un ouvrage d'un autre auteur.

III

L'essai de recherche antiquaire que sont les cinq premiers chapitres du livre VI n'est pas sans analogie dans l'ouvrage de Thucydide. Je ne vais pas commenter la totalité de ce qu'on appelle conventionnellement l'ἀρχαιολογία du début du livre I, car cette série d'observations, de considérations et d'hypothèses géniales constitue un raisonnement grandiose qui est strictement fonctionnel par rapport au récit de la guerre péloponnésienne. En revanche, je vais commenter quelques brefs morceaux de cette ἀρχαιολογία ainsi que quelques morceaux d'autres parties de l'ouvrage, qui témoignent que la recherche visant à établir des faits particuliers du passé très lointain intéressait l'auteur vivement.

Dans II 14, ayant écrit qu'à la veille de la guerre, il fut pénible, pour les Athéniens, d'abandonner leurs maisons et d'aller vivre en ville, parce que la plupart d'entre eux étaient habitués à vivre à la campagne, l'auteur ajoute que cette habitude leur était propre – à eux plus qu'à d'autres – « depuis les temps très anciens » (ἀπὸ τοῦ πάνυ ἀρχαίου) ; et pour justifier cette affirmation, il donne une brève esquisse (II 15) de l'histoire de l'Attique depuis les temps de Kekrops jusqu'à

l'unification (ξυνοίκισις) imposée par Thésée, après quoi il montre quelles sont les conclusions qu'on peut tirer – pour établir quelle était la situation antérieure à l'unification – de l'emplacement des sanctuaires les plus anciens d'Athènes, de l'emplacement de la fontaine dite Ἐννεάκρουνος, construite par les Pisistratides pour canaliser l'eau de la source qui s'appelait jadis Καλλιρρόη, ainsi que du fait que c'est à cette fontaine que les Athéniens, à présent, puisent l'eau pour les rites religieux, enfin du fait qu'encore à présent, les Athéniens appellent l'acropole πόλις. Cette esquisse ressemble, par son caractère, à ce que, près de quatre-cents ans plus tard, Varron écrivait au sujet des *montes* et des *colles* de Rome dans *De lingua Latina* V 41–54.

Parmi les événements de l'« hiver » de 426/425 av. J.-C., sont mentionnés, dans III 104, 1–2, deux événements qui n'appartiennent pas à l'histoire de la guerre péloponnésienne, mais que Thucydide a jugés importants :

τοῦ δ' αὐτοῦ χειμῶνος καὶ Δῆλον ἐκάθησαν Ἀθηναῖοι κατὰ χρησμόν δὴ τινα. ἐκάθηρε μὲν γὰρ καὶ Πεισίστρατος ὁ τύραννος πρότερον αὐτήν, οὐχ ἄπασαν, ἀλλ' ὅσον ἀπὸ τοῦ ἱεροῦ ἐφεωρᾶτο τῆς νήσου· τότε δὲ πᾶσα ἐκαθάρθη τοιῶδε τρόπῳ. θῆκαι ὅσαι ἦσαν τῶν τεθνεώτων ἐν Δήλῳ, πᾶσας ἀνείλον, καὶ τὸ λοιπὸν προεῖπον μῆτε ἐναποθνήσκειν ἐν τῇ νήσῳ, μῆτε ἐντίκτειν, ἀλλ' ἐς τὴν Ῥήνειαν διακομίζεσθαι.

Je traduis :

« Dans le même hiver, en outre, les Athéniens purifièrent Délos, naturellement (δῆ!) suivant une suggestion oraculaire. En effet, auparavant, Pisistrate le tyran l'avait purifiée, lui aussi – pas tout entière, mais seulement cette partie de l'île qu'on pouvait voir du temple ; au moment en question, par contre, elle fut purifiée tout entière de la façon suivante. Les tombes des défunts qui se trouvaient à Délos, ils les éliminèrent toutes, et ils proclamèrent que, pour l'avenir, il n'était pas permis de mourir dans l'île, ni d'y enfanter, mais qu'il fallait se transférer à la Rhèneia ».

Suit un bref passage que je ne transcris pas, car je le considère non-authentique ; il concerne l'île nommée Rhèneia (il répète d'une manière gauche et grammaticalement incorrecte des informations données par Thucydide dans I 13.6, et y ajoute un détail). Après le passage interpolé, il y a : καὶ τὴν πεντετηρίδα τότε πρῶτον μετὰ τὴν κάθαρσιν ἐποίησαν οἱ Ἀθηναῖοι τὰ Δήλια, « et alors pour la première fois après la purification, les Athéniens organisèrent la fête qui se célèbre tous les quatre ans, les *Dèlia* ».

Il est intéressant de constater que Thucydide ne dit pas quel était le χρησμός qui poussa les Athéniens à purifier Délos totalement. À un autre endroit, une constatation analogue s'impose : dans V 1, Thucydide écrit : τοῦ δ' ἐπιγιγνομένου θέρους αἱ μὲν ἐνιαύσιοι σπονδαὶ διελέλυντο, <ἄλλαι δ' ἐγένοντο>⁴⁷

⁴⁷ En modifiant une hypothèse de Steup, Gomme a proposé d'insérer, entre le verbe διελέλυντο et les mots μέχρι Πυθίων, les mots <ἄλλαι δ' ἐπεγένοντο>. Il est plus simple d'écrire <ἄλλαι δ' ἐγένοντο>. C'est ce qu'a fait Jacqueline de Romilly dans son édition (série Les Belles Lettres).

μέχρι Πυθίων, καὶ ἐν τῇ ἐκεχειρίᾳ Ἀθηναῖοι Δηλίους ἀνέστησαν, ἡγήσάμενοι κατὰ παλαιάν τινα αἰτίαν οὐ καθαρὸς ἱερῶσθαι⁴⁸, « dans l'été suivant, l'armistice était fini <et un autre armistice fut fait>, et pendant l'armistice, les Athéniens expulsèrent les Déliens, ayant jugé que ceux-ci avaient été déclarés sacrés en dépit du fait qu'ils étaient impurs à cause d'une certaine faute ancienne ». Ici, aucune information n'est donnée au sujet de la « faute ancienne ». On ne trouve pas de détails non plus dans V 32, où il est dit que les Athéniens, pris d'un scrupule religieux, ramenèrent à Délos les habitants qu'ils avaient expulsés peu de temps auparavant.

Cette absence d'intérêt pour le contenu du χρησμός et pour la « faute ancienne » qui aurait pesé sur les Déliens, est saisissante. Quel contraste avec les habitudes d'Hérodote!

Ce qui a attiré l'attention de Thucydide, en revanche, c'est l'importance de Délos dans la croyance religieuse et dans la coutume des Grecs, ainsi que le lien entre la cité athénienne et cette île. Après la dernière phrase du morceau III 104.1-2, que j'ai rapporté ci-dessus, s'ouvre une digression, 104.3-6. C'est un morceau très original et très intéressant sur la πεντετηρίς que les cités ioniennes célébraient jadis à Délos⁴⁹ et sur le renouvellement de cette fête par Athènes après la seconde purification de l'île.

Sur la base de deux passages du προοίμιον Ἀπόλλωνος qu'il attribue à Homère et qui est la première partie (la partie « délienne ») de ce que nous appelons l'*Hymne homérique à Apollon*, Thucydide montre que dans les temps anciens, aussi, on célébrait à Délos une grande fête, pour laquelle se réunissaient les Ioniens et les habitants des îles environnantes, avec femmes et enfants, et pendant laquelle avaient lieu un concours sportif et un concours poétique (μουσικός), ainsi que des danses et des chants de chœurs envoyés par les cités. Il ajoute que « plus tard », pendant un certain temps, les habitants des îles et les Athéniens envoyaient à Délos, pour cette fête, des chœurs et des victimes, mais que « les concours et la plupart des usages furent éliminés, probablement (ὡς εἰκός) à cause d'événements malheureux (ὕπὸ ξυμφορῶν) », et n'eurent plus lieu jusqu'au moment où les Athéniens « instituèrent le concours ainsi que les courses de chars, chose qui auparavant ne se faisait pas ». Observons qu'au sujet de la cause de la cessation « des concours et de la plupart des

⁴⁸ Suit un passage que je considère comme non-authentique : { καὶ ἅμα ἐλλειπὲς σφίσιν εἶναι τοῦτο τῆς καθάρσεως, ἢ πρότερόν μοι δεδῆλωται ὡς ἀνελόντες τὰς θήκας τῶν τεθνεώτων ὀρθῶς ἐνόμισαν ποιῆσαι }, « { ... et en même temps, qu'ils avaient omis cet élément de la purification par laquelle j'ai dit auparavant qu'en éliminant les tombes des défunts ils avaient cru agir correctement } ». Ce morceau est tellement mal écrit que je n'hésite pas à l'athétiser. Particulièrement absurde est ici l'expression καὶ ἅμα.

⁴⁹ Sur les nombreuses questions concernant cette fête de l'époque archaïque, voir les excellentes pages de Chankowski 2008 : 16–28.

usages » en question, Thucydide ne disposait d'aucune information : c'est pour-quoi il a écrit ὥς εἰκός. Sachant que les institutions religieuses ont tendance à durer très longtemps, il a pensé que la cessation avait dû être la conséquence de quelques ξυμποραί.

W.R. Connor a mis justement en relief l'intérêt de cette digression, mais il l'a interprétée comme un moment de répit, interrompant la représentation de la dure réalité de la guerre, comme la manifestation d'un « antiquarianism » qui serait une vue idéalisante, idyllique, d'un lointain passé⁵⁰. L'« antiquarianism » dont je parle est autre chose.

Dans un passage de l'ἄρχαιολογία du premier livre, I 13.2-4, on lit : πρῶτοι δὲ Κορίνθιοι λέγονται ἐγγύτατα τοῦ νῦν τρόπου μεταχειρίσασθαι τὰ περὶ τὰς ναῦς καὶ τριήρεις ἐν Κορίνθῳ πρῶτον τῆς Ἑλλάδος ναυπηγηθῆναι. φαίνεται δὲ καὶ Σαμίους Ἀμεινοκλῆς Κορίνθιος ναυπηγὸς ναῦς ποιήσας τέσσαρας· ἔτη δ' ἐστὶ μάλιστα τριακόσια⁵¹ ἐς τὴν τελευτὴν τοῦδε τοῦ πολέμου ὅτε Ἀμεινοκλῆς Σαμίους ἦλθεν. ναυμαχία τε παλαιάτη ὣν ἴσμεν γίνεσθαι Κορινθίων πρὸς Κερκυραίους· ἔτη δὲ μάλιστα ἐξήκοντα καὶ διακόσια ἐστὶ μέχρι τοῦ αὐτοῦ χρόνου. Je traduis : « On dit que les Corinthiens furent les premiers à traiter la construction des navires de guerre d'une manière très proche de la manière actuelle, et que, de toute la Grèce, c'est à Corinthe que des trières furent bâties pour la première fois. Il apparaît qu'Ameinoklès de Corinthe, constructeur de navires, fabriqua quatre navires également pour les Samiens ; le moment où Ameinoklès arriva chez les Samiens, ce sont trois cents ans environ jusqu'à la fin de cette guerre. Et la bataille navale la plus ancienne qui soit connue de nous fut celle qui eut lieu entre les Corinthiens et les Kerkyréens ; ce sont deux cents soixante ans environ jusqu'à la même date ». Le premier événement est donc daté autour de 704 av. J.-C., et le second, autour de 664 av. J.-C. (si l'on suppose que par « fin de cette guerre », Thucydide entend se référer à l'an qui est pour nous 404/403 av. J.-C.).

Observons ici trois choses. D'abord, l'information concernant Ameinoklès correspond parfaitement à un type d'informations que nous connaissons par la littérature antiquaire postérieure : à la catégorie des informations sur les πρῶτοι εὐρεταί. Qui plus est, une information qui, par son contenu, est assez proche de celle-ci, tout en étant indépendante d'elle, se trouve dans le *Chronicon* de Jérôme, se trouvait donc dans les *Χρονικοὶ κανόνες* d'Eusèbe : chez Jérôme (d'après l'édition de R. Helm), sous la deuxième année de l'olympiade 2, donc sous l'an qui est pour

⁵⁰ Connor 1984 : 106–107.

⁵¹ La leçon ἔτη δ' ἐστὶ μάλιστα τριακόσια est celle de la plupart des manuscrits médiévaux et d'un papyrus, le *P. Oxy.* XIII 1620. Cependant ce papyrus atteste également une variante, καὶ ταῦτα ἔτη ἐστὶ μάλιστα τριακόσια. Il se peut que cette variante soit la leçon authentique. Voir, à ce sujet, mon article : Bravo 2012 : 54–56.

nous 771/770 av. J.-C., on lit : *Athenis primum trieres navigavit Aminocleo cursum dirigente*⁵². Cet *Aminocleo* est probablement une faute de copiste, qu'il faut corriger en *Aminocle* : il s'agit donc d'Ἀμεινοκλῆς. Malheureusement, la date que le *Chronicon* assigne à ce qu'« Aminocles » aurait fait à Athènes est incompatible avec celle que Thucydide assigne à l'arrivée d'Ameinoklès à Samos. Je ne sais pas comment expliquer cette divergence.

Deuxièmement, l'emploi du verbe φαίνεται est remarquable et demande à être interprété, d'autant plus que la phrase régie par ce verbe se trouve juste après une phrase régie par λέγονται. « Il apparaît », « il résulte », « il ressort » : comment cela apparaît-il ? d'où cela ressort-il ? Puisque l'affirmation concernant Ameinoklès n'est ni précédée, ni suivie d'un raisonnement ou d'une constatation qui puisse la justifier, il est probable que par le verbe φαίνεται, Thucydide veut dire que le fait en question est attesté par un texte digne de confiance et permettant de faire un calcul chronologique. Par quel texte ? F. Jacoby, dans une étude publiée en 1909, supposait que Thucydide s'était fondé sur une histoire locale samienne de type annalistique⁵³. C'est possible, mais il me semble plus probable que Thucydide a trouvé l'information dans les *Prêtresses d'Héra d'Argos* et que c'est d'après cet ouvrage qu'il a fait le calcul.

L'information concernant Ameinoklès est suivie d'une information au sujet de la plus ancienne bataille navale connue, une bataille qui aurait eu lieu entre Corinthiens et Kerkyréens. Il est probable que cette information aussi a été puisée dans les *Prêtresses d'Héra d'Argos* – d'autant plus probable qu'il s'agit d'un événement qui ne semble pas avoir été très connu (nous ne le connaissons que par Thucydide), donc d'un événement dont seul un érudit travaillant sur les traditions locales (dans ce cas, sans doute, corinthiennes), avait des chances de découvrir une trace.

Il est intéressant, à ce propos, de constater que l'emploi du verbe φαίνομαι est fréquent dans l'ἄχαιολογία du livre I : outre le passage I 13.3 que je viens de commenter, voir I 2.1 ; 3. 1 ; 9.4 ; 10.3-5 ; 11.1⁵⁴ ; 14.1. Dans certains de ces passages, il s'agit de ce qui, selon l'auteur, ressort directement du témoignage d'Homère ou d'autres poètes épiques ; dans d'autres passages, il s'agit de ce qui ressort d'un raisonnement de l'auteur lui-même, fondé sur le témoignage d'Homère ou d'autres

⁵² En commentant Thuc. I 13.2, Gomme 1945 : 22, affirme qu'on ne sait, au sujet d'Ameinoklès, rien d'autre que ce qu'en dit Thucydide. Il n'a pas vu l'information de Jérôme-Eusèbe.

⁵³ Jacoby 1909 : 115.

⁵⁴ Dans la phrase φαίνονται δ' οὐδ' ἐνταῦθα πάσῃ τῇ δυνάμει χρησάμενοι, il faut rayer la particule δ', qui abîme la syntaxe. Quant à la phrase incidente qui la précède (δῆλον δέ· τὸ γὰρ ἔρμα τῷ στρατοπέδῳ οὐκ ἂν ἐτειχίσαντο), je doute qu'elle soit authentique.

poètes épiques⁵⁵. Le même verbe apparaît dans l'aperçu sur les antiquités de la Sicile, VI 2.2 : Σικανοὶ δὲ μετ' αὐτοὺς πρῶτοι φαίνονται ἐνοικισάμενοι, ὥς μὲν αὐτοὶ φασί, καὶ πρότεροι διὰ τὸ αὐτόχθονες εἶναι, ὥς δὲ ἡ ἀλήθεια εὐρίσκεται, Ἰβήρες ὄντες καὶ ἀπὸ τοῦ Σικανοῦ ποταμοῦ τοῦ ἐν Ἰβηρίαι ὑπὸ Λιγύων ἀναστάντες, « après eux (*scil. après les Cyclopes et les Laistrygons*), il apparaît que les premiers à s'y établir, ce furent les Sikanoi – d'après ce qu'ils prétendent eux-mêmes, même avant ceux-là (*scil. avant les Cyclopes et les Laistrygons*), étant autochtones, mais d'après ce qui résulte être la vérité, étant des Ibères et ayant été chassés du fleuve Sikanos de l'Ibérie par les Ligures ». Dans ce dernier passage, en écrivant φαίνονται, Thucydide veut dire probablement que les faits concernant les Sikanoi ont été établis par un auteur respectable dans un ouvrage accessible au public⁵⁶.

Enfin, une troisième observation s'impose au sujet de I 13.2-4 : la manière dont est indiqué l'intervalle temporel qui sépare la construction de quatre trières pour les Samiens par le Corinthien Ameinoklès et la plus ancienne bataille navale qu'on connaisse de la fin de la guerre péloponnésienne, est singulière : le verbe est au présent (ἐστὶ), ce qui me semble témoigner qu'en écrivant ce passage, Thucydide a envisagé les événements du passé comme s'il eussent occupé une place déterminée dans une liste chronologique. Il y a là une vision statique du passé, une

⁵⁵ Un passage de la même ἀρχαιολογία fait exception : en I 10.2, φαίνοιτ' ἂν est employé pour parler d'une impression illusoire, à savoir de l'idée fausse qu'un observateur futur, vivant à une époque où Sparte n'existerait plus, pourrait se faire de la puissance (δύναμις) de cette cité, s'il voulait en juger d'après les ruines des bâtiments de celle-ci. Cependant, les mots ὁμῶς δὲ οὔτε ξυνοικισθείσης <τῆς> πόλεως οὔτε ἱεροῖς καὶ κατασκευαῖς πολυτελέσι χρησαμένης, κατὰ κόμας δὲ τῶι παλαιῶι τῆς Ἑλλάδος τρόποι οἰκισθείσης, φαίνοιτ' ἂν ὑποδεεστέρα sont, à mon avis, interpolés, de même que la phrase qui les précède, καίτοι Πελοποννήσου τῶν πέντε τὰς δύο μοῖρας νέμονται, τῆς τε ξυμπάσης ἡγούνται καὶ τῶν ἔξω ξυμμάχων πολλῶν. En effet, ils brisent la construction syntactique de l'ensemble qui va du début à la fin du § 2.

⁵⁶ Voir déjà le commentaire de Classen, Steup 1905, *ad loc.* : « φαίνονται tritt der geschichtlichen Überlieferung näher als λέγονται, vgl. 1, 9, 3 [*lire 1, 9, 4*]. 13, 3. Noch bestimmter weist das folgende ὥς ἡ ἀλήθεια εὐρίσκεται (letzteres recht eigentlich von historischer Forschung, vgl. zu 1, 2, 2 [*lire 1, 2, 1*]) auf eine glaubwürdige Quelle hin ». Selon F. Jacoby (commentaire relatif à Hellanikos, *FGrHist* 4 F 79), dans la phrase ὥς μὲν αὐτοὶ φασί, καὶ πρότεροι διὰ τὸ αὐτόχθονες εἶναι, Thucydide rapporterait une opinion qui aurait été acceptée par Antiochos de Syracuse, et dans la phrase suivante, ὥς δὲ ἡ ἀλήθεια εὐρίσκεται, Ἰβήρες ὄντες ... etc., il s'appuyerait sur Hellanikos. C'est possible, mais c'est une hypothèse très incertaine. Ce que Denys d'Halicarnasse écrit dans *Antiq. Rom.* I 22.2, est très proche du passage de Thucydide : κατεῖχον δ' αὐτήν (*la Sicile*) Σικανοί, γένος Ἰβηρικόν, οὐ πολλῶι πρότερον (*par rapport à l'entrée des Sikeloï en Sicile*) ἐνοικισάμενοι Λίγρας φεύγοντες, καὶ παρεσκεύασαν ἅψ' ἑαυτῶν Σικανίαν κληθῆναι τὴν νῆσον, Τρινακρίαν πρότερον ὀνομαζομένην ἀπὸ τοῦ τριγώνου σχήματος. Dans son commentaire à Hellanikos, *FGrHist* 4 F 79, Felix Jacoby soutient qu'il n'est pas tout à fait sûr, mais très probable qu'ici, Denys d'Halicarnasse suit ce qu'Hellanikos avait écrit (dans les *Prêtresses d'Héra*). Si l'on admettait cela, il en ressortirait que Thucydide aussi songeait à cet ouvrage en écrivant Σικανοὶ δὲ μετ' αὐτοὺς πρῶτοι φαίνονται ἐνοικισάμενοι. Mais il est bien plus probable qu'en réalité, Denys n'a fait que suivre Thucydide.

vision chronographique – la même façon de penser qui se manifeste dans l'expression τοῦ ἐχομένου ἔτους de VI 3.2, dont j'ai traité ci-dessus (pp. 49–50)⁵⁷.

Dans un autre passage de l'ἀρχαιολογία du premier livre, dans I 18.1, Thucydide fait une observation au sujet de l'histoire ancienne de Sparte⁵⁸ : « en effet, après la fondation par les Doriens qui l'habitent à présent⁵⁹, Lacédémone fut, certes, de toutes les cités que nous connaissons, celle qui fut le plus longtemps déchirée par des luttes civiles, mais aussi celle qui depuis la date la plus ancienne a vécu dans l'observance des lois et a été toujours exempte de gouvernement tyrannique (ὁμως ἐκ παλαιτάτου καὶ ἡννομήθη καὶ αἰεὶ ἀτυράννευτος ἦν)⁶⁰ ; en effet, le moment à partir duquel les Lacédémoniens ont toujours la même organisation politique, ce sont { environ } quatre-cents ans et un peu plus (d'ans), jusqu'à la fin de cette guerre, et étant puissants grâce à cela, ils mettaient en ordre également les choses dans les autres cités (ἔτι γάρ ἐστι { μάλιστα } τετρακόσια καὶ ὀλίγωι πλείω ἐς τὴν τελευταίην τοῦδε τοῦ πολέμου ἀφ' οὗ Λακεδαιμόνιοι τῇ αὐτῇ πολιτείᾳ χρῶνται, καὶ δι' αὐτὸ δυνάμενοι καὶ τὰ ἐν ταῖς ἄλλαις πόλεσι καθίστασαν) ».

⁵⁷ On pensera peut-être à *Illiade* XXI 80–81 ἥως δέ μοι ἐστὶ | ἦδε δωδεκάτη, ὅτ' ἐς Ἴλιον εἰλήλουθα. Dans ce passage homérique, cependant, il y a un parfait, non un aoriste.

⁵⁸ Dans le contexte du passage qui m'intéresse ici, il y a sans doute une interpolation : il faut rayer du moins les mots ἐπὶ πολὺ καὶ πρὶν τυραννευθείσης οἱ πλείστοι καὶ τελευταῖοι, qui ont dérangé beaucoup de commentateurs. Voir mon article : Bravo 2008 : 125–126. À l'intérieur du passage en question, aussi, il y a, à mon avis, une interpolation : je vais aussitôt montrer que le mot μάλιστα doit être athétisé.

⁵⁹ Contrairement à Steup, j'accepte la leçon κτίσιν τῶν Δωριέων, et non la leçon κτήσιν τῶν Δωριέων. Certes, il est probable que Thucydide considérait la Lacédémone des poèmes homériques comme une *polis* ; mais je suppose qu'il pensait qu'après avoir conquis son territoire, les Doriens avaient fondé une nouvelle *polis* du même nom. C'est ainsi que pensait Isocrate IV (*Panegyric*) 61 : les ancêtres des rois de Sparte, les descendants d'Héraclès, κατήλθον μὲν εἰς Πελοπόννησον, κατέσχον δ' Ἄργος καὶ Λακεδαίμονα καὶ Μεσσήνην, οἰκίσται δὲ Σπάρτης ἐγένοντο. Une allusion à la fondation de Lacédémone par les Doriens se trouve dans Thuc. V 16.3, mais ce passage fait partie d'un morceau interpolé, qui va de V 15.1 καὶ οὐχ ἦσσαν τοῖς Λακεδαιμονίοις ... jusqu'à 17.1 προθυμήθη τὴν ξύμβασιν. Que tout ce morceau soit une interpolation, a été montré d'une manière convaincante par J. Steup dans le commentaire de Classen, Steup 1912 : 247–253, *Anhang* du commentaire du livre V. L'interpolateur a dû s'appuyer sur un auteur respectable (peut-être Éphore?). Casevitz 1985 : 54, accepte la leçon κτίσιν, mais il attribue à ce mot un sens qui me semble très peu probable. Il écrit qu'il y a, dans Thuc. I 18.1, un exemple de κτίσις avec le génitif subjectif, et que dans ce passage, κτίσις désigne « l'antique occupation du Péloponnèse par les Doriens » ; il rappelle l'expression κτίζω γῆν, « occuper et exploiter un pays », qui serait le sens « primordial ». Il ressort de là que M. Casevitz comprend le passage ainsi : « Lacédémone, après l'occupation par les Doriens qui l'habitent à présent ».

⁶⁰ Étant donné le lien avec l'expression ἐκ παλαιτάτου, je pense que l'aoriste ἡννομήθη désigne l'ensemble d'une action qui a duré à partir d'un très éloigné dans le temps, jusqu'au présent. Par contre, dans Hérodote I 66.1, οὕτω μὲν μεταβαλόντες εὐνομήθησαν, l'aoriste εὐνομήθησαν signifie probablement « ils commencèrent à vivre dans l'observance des lois ».

Il est intéressant de noter que dans la détermination de l'intervalle temporel, le verbe est au présent, ἐστί, exactement comme dans deux phrases auxquelles ce passage ressemble, celles de I 13.3-4 que j'ai commentées ci-dessus.

Il est clair que Thucydide a voulu indiquer que τετρακόσια était un chiffre arrondi, mais pour faire comprendre cela, il aurait suffi d'écrire μάλιστα sans les mots καὶ ὀλίγοι πλείω, ou bien vice-versa, καὶ ὀλίγοι πλείω sans μάλιστα. Il faut donc athétiser ou l'une, ou l'autre indication et reconnaître qu'on a affaire à une interpolation délibérée. J'athétise μάλιστα, car il est probable que l'interpolateur a voulu rendre ce passage encore plus étroitement conforme aux passages I 13.3 : ἔτη δ' ἐστὶ μάλιστα τριακόσια ἐς τὴν τελευταίην τοῦδε τοῦ πολέμου, et I 13.4 : ἔτη δὲ μάλιστα ἐξήκοντα καὶ διακοσίᾳ ἐστὶ μέχρι τοῦ αὐτοῦ χρόνου. À mon avis, le même interpolateur a inséré μάλιστα également dans un passage très différent de ceux-ci, VII 42.1 (μάλιστα auprès d'un chiffre qui n'est pas un chiffre rond).

En parlant du début de l'εὐνομία dans la cité de Lacédémone, Thucydide avait sans doute présent à l'esprit un passage d'Hérodote, I 65.2 : τὸ δ' ἔτι πρότερον τούτων (c'est-à-dire à une époque antérieure aux règnes de Leôn et d'Hègèsiklès ; il est évident qu'Hérodote se réfère à un passé très éloigné par rapport à ces règnes) καὶ κακονομῶνται ἦσαν σχεδὸν πάντων Ἑλλήνων ... μετέβαλον δὲ ὧδε ἐς εὐνομίην· Λυκούργου ..., etc., car dans l'un comme dans l'autre ouvrage, l'histoire de Sparte est caractérisée par l'opposition entre une période de désordre extrême et une période d'ordre et de stabilité extrêmes – période qui durerait encore à présent, au temps où les deux auteurs écrivent.

Il est possible que Thucydide ait identifié le changement radical de la πολιτεία lacédémonienne avec les réformes de Lycurgue, comme l'avait fait Hérodote. Cependant, il n'était certainement pas d'accord avec Hérodote en ce qui concernait la date du grand changement. En effet, s'il avait accepté la tradition suivie par Hérodote et selon laquelle Lycurgue aurait été le tuteur du futur roi Leôbôtès (Labôtas), il aurait dû – suivant la liste des rois de la lignée des Agiadai qui est donnée par Hérodote VII 204 et dans laquelle Leôbôtès occupe la quatrième place à partir d'Eurysthènes (c'est-à-dire du début de la royauté lacédémonienne) – le situer dans un passé extrêmement lointain, vers la fin du XI^e siècle avant J.-C. ; et s'il avait accepté une autre tradition, que nous connaissons par plusieurs auteurs, par exemple Éphore⁶¹

⁶¹ Strabon X 4.18-19, qui résume Éphore (FGrHist 70 F 149). Éphore affirmait que cette tradition était généralement acceptée : Λυκούργον δ' ὁμολογεῖσθαι παρὰ πάντων ἔκτον ἀπὸ Προκλέους γεγονέναι. Voir aussi les FF 173–175, et le commentaire de F. Jacoby à ces « fragments », FGrHist II C, pp. 84–86, notamment p. 84 : « mit Lykurgs staatsordnung beginnt für E(phoros) die spartanische hegemonie (Diod. VII 12, 8 ~ XV 1, 3), die ihm das rückgrat der griechischen geschichte vom beginn der 'historischen' zeit ist ».

et Aristote⁶², et selon laquelle Lycurgue aurait appartenu à la lignée des Eurypontidai et aurait été le tuteur du futur roi Charilaos (Charileôs, Charilas, Chariklos), il aurait dû, dans ce cas aussi, le situer à une date éloignée de la fin du VIII^e siècle : en effet, s'il avait accepté la liste des rois de la lignée des Eurypontidai qu'Hérodote donne dans VIII 131.2 et dans laquelle Charileôs occupe la sixième place à partir de Proklès (c'est-à-dire, dans ce cas aussi, à partir du début de la royauté lacédémonienne), il aurait dû situer Charilaos et la législation de Lycurgue peu après le début du IX^e siècle av. J.-C. Ératosthène date l'ἐπιτροπία de Lycurgue de 885/884 av. J.-C.⁶³, il la lie donc au début du règne de Charilaos, qu'Apollodore d'Athènes date justement de cette année⁶⁴. Il se peut que cette date de la législation de Lycurgue ait été enregistrée aussi dans la Chronique d'Eusèbe : voir le *Chronicon* de Jérôme, p. 79 b de l'édition de R. Helm, qui, sous l'an 883 av. J.-C. (31^e du règne d'Arche-laos), note : *Lycurgus insignis habetur* ; cependant, *insignis habetur* pourrait ne pas se référer à la législation⁶⁵. Or, dans le passage en question, Thucydide situe le début de la πολιτεία et de l'εὐνομία lacédémoniennes 400 ans + un petit nombre d'années avant la fin de la guerre péloponnésienne, donc peu avant 804 av. J.-C. : cette date est très éloignée de celle qu'Ératosthène attribuera à l'ἐπιτροπία de Lycurgue.

Il se peut que Thucydide n'ait lié Lycurgue ni à Leôbôtès, ni à Charilaos, mais qu'il ait daté sa législation du temps du règne d'Alkamenès (qui occupe la neuvième place dans la lignée des Agiadai) et de Theopompos (qui occupe la neuvième place dans la lignée des Eurypontidai). D'après le témoignage des Χρονικά d'Eusèbe, Apollodore d'Athènes aurait situé la législation de Lycurgue dans la dix-huitième année du règne d'Alkamenès, à savoir dans l'an qui est pour nous 796 av. J.-C. : voir le *Chronicon* de Jérôme, p. 94 b de l'édition de R. Helm, qui, sous cette date, donne la notice suivante (*FGrHist* 244 F 65) : *Lycurgi leges in Lacedaemone iuxta sententiam Apollodori hac aetate susceptae*. D'après ce qui est noté, relativement à ce passage, dans l'apparat critique de l'édition citée du *Chronicon* de Jérôme, la traduction arménienne des Χρονικά d'Eusèbe situe cet événement « im 18. J. des Alkamines ». L'an 796 av. J.-C. n'est pas très éloigné de la date thucydéenne en question : la différence est d'un peu plus de dix ans. Le petit écart pourrait s'expliquer facilement : les listes des rois de Sparte dont Thucydide disposait, et qui étaient probablement celles avec lesquelles avait opéré Hellanikos dans les

⁶² Aristot., *Polit.* II 1271 b 24–27. La forme Χάρυλλος, que les manuscrits donnent ici, est manifestement une très ancienne erreur de copistes. Les lettres *alpha* et *lambda* se ressemblaient.

⁶³ Eratosthenes, *FGrHist* 70 F 1.

⁶⁴ Voir *FGrHist* 244 F 62 et 64 et le commentaire de F. Jacoby à ces « fragments », *FGrHist* II D, pp. 744–746, 747–748 ; voir en outre, également de Jacoby 1902 : 87–88, 108–113.

⁶⁵ À un autre endroit du même *Chronicon*, à la p. 83 b de la même édition, la législation de Lycurgue est datée de l'an qui est pour nous 819 av. J.-C. (34^e du règne de Teleklos) ; je ne sais pas d'où Eusèbe ou Jérôme a tiré cette dernière date.

Prêtresses d'Héra d'Argos, ont pu être légèrement différentes de celles qui ont été établies par Ératosthène et acceptées par Apollodore.

Pour pouvoir admettre l'hypothèse selon laquelle Thucydide aurait daté la législation de Lycurgue à peu près comme Apollodore l'a fait, il faudrait supposer qu'il attribuait à Lycurgue, entre autres choses, la création du collège des cinq éphores, car sans cela, il n'aurait pu dire que depuis la date en question (804 av. J.-C. + quelques ans), la *πολιτεία* lacédémonienne était restée inchangée ; mais cela est impossible, car selon Apollodore, l'éphorat aurait été créé au cours du règne de Theopompos (huitième dans la lignée des Eurypontidai), qui aurait régné de 785/784 à 739/738 av. J.-C.⁶⁶. Plus précisément, Apollodore datait cet événement de 757/756 av. J.-C.⁶⁷.

À mon avis, il est plus simple et plus raisonnable de supposer que Thucydide, dans I 18.1, ne pensait pas du tout à Lycurgue, mais seulement à la création de l'éphorat, et que pour dater cet événement, il a consulté les *Prêtresses d'Héra d'Argos* d'Hellánikos.

Éphore, dans une discussion que Strabon résume (VIII 5.5 [C. 366] = *FGrHist* 70 F 118 = *FGrHist* 4 F 116), reprochait à Hellánikos d'avoir attribué la création de la *πολιτεία* lacédémonienne à Eurystheus et à Proklès et de n'avoir mentionné Lycurgue nulle part. Pour démontrer qu'Hellánikos avait eu tort, il faisait observer qu'à Sparte, Eurystheus et Proklès, qui pourtant étaient les *οἰκισταί*, n'avaient pas été reconnus comme *ἀρχηγέται* et ne recevaient pas un culte, tandis qu'on avait érigé un *ιερόν* de Lycurgue et qu'on lui offrait un sacrifice tous les ans. Il est très probable qu'Hellánikos aussi, comme Éphore, attribuait à Eurystheus et à Proklès la *κτίσις* de Sparte. F. Jacoby pensait que la polémique d'Éphore se référait à la *Φορωνίς* d'Hellánikos. Cependant, puisqu'Éphore déclarait qu'Hellánikos n'avait mentionné Lycurgue nulle part (*μηδαμοῦ*), il est clair que sa polémique se référait soit à la *Phorônís* et en même temps aux *Prêtresses d'Héra d'Argos*, soit aux seules *Prêtresses d'Héra d'Argos*. De toute façon, il est très probable que dans les *Prêtresses d'Héra d'Argos*, Hellánikos mentionnait et datait la création de l'éphorat. On peut considérer cela pratiquement certain, premièrement parce que la création de l'éphorat a dû être considérée par Hellánikos comme un événement mémorable, et deuxièmement parce qu'à l'époque où Hellánikos écrivait, une liste des éphores existait à Sparte (cela ressort du fait qu'on pouvait dater des documents par le nom de l'éphore éponyme).

⁶⁶ Voir notamment la liste des rois de Sparte que donne Diodore VII 8.2, qui s'est fondé sur la Chronique d'Apollodore (*FGrHist* 244 F 62, qui est une reconstruction faite par F. Jacoby d'un passage de la traduction arménienne de la Chronique d'Eusèbe).

⁶⁷ Apollodoros, *FGrHist* 244 F 64 : Hieron., *Chronicon*, p. 87 b, sous Ol. 5, quatrième année : *In Lacedaemone primus εφορος, quod magistratus nomen est, constituitur. Fuit autem sub regibus Lacedaemon ann(os) CCCL.*

Je suppose donc qu'en écrivant τετρακόσια καὶ ὀλίγωι πλείω, Thucydide avait dans sa tête un nombre précis, calculé sur la base de la date qu'Hellánikos avait assignée à la création de l'éphorat.

Aristote (*Pol.* V 1313 a 18–33) et d'autres auteurs (par exemple Éphore) attribuent la création de l'éphorat au roi Theopompos (qui est huitième dans la lignée des Eurypontidai). Dans le passage que je viens de mentionner, Aristote présente l'éphorat comme une institution d'importance fondamentale, qui aurait assuré la stabilité de la πολιτεία oligarchique de Sparte. Ce jugement s'accorde avec un passage des *Lois* de Platon, III 692 A, selon lequel l'excellence et la stabilité de la πολιτεία lacédémonienne auraient été le résultat des actions, d'abord, de la divinité, qui aurait « planté » deux rois, et non pas un roi unique, ensuite d'une φύσις τις ἀνθρωπίνη μεμειγμένη θεῖαι τινὶ δυνάμει (c'est-à-dire de Lycurgue), qui aurait introduit le conseil des vingt-huit γέροντες, enfin du « troisième sauveur » (ὁ δὲ τρίτος σωτήρ), qui aurait introduit τὴν τῶν ἐφόρων δύναμιν, « le pouvoir des éphores »⁶⁸. La création de l'éphorat n'aurait donc pas fait partie de la législation de Lycurgue, elle aurait été postérieure à celle-ci. C'est cette conception que Cicéron accueillera dans *De re publica* II 58 (33) : *ac ne Lycurgi quidem disciplina tenuit illos in hominibus Graecis frenos : nam etiam Spartae regnante Theopompo sunt item quinque quos illi ephoros appellant, in Creta autem decem qui cosmoē uocantur, ut contra consulare imperium tribuni plebis, sic illi contra uim regiam constituti*. (Voir aussi *De legibus* III, 16 [7].) Selon Cicéron, la *disciplina* introduite par Lycurgue n'aurait pas suffi à assurer l'ordre social et politique : pour cette raison, il aurait fallu plus tard, sous le règne de Theopompos, créer les éphores « contre la force-violence des rois ».

Isocrate (*Panath.* 153) attribue à Lycurgue la création du conseil des γέροντες, mais ne parle pas de l'éphorat. L'idée selon laquelle l'éphorat aurait été institué par Lycurgue est peut-être présente chez Xénophon, *De re publica Lacedaemoniorum* VIII, mais rien n'est moins sûr. L'auteur affirme qu'ayant été éduqués par Lycurgue à craindre les autorités, les Lacédémoniens appartenant à l'élite (οἱ κράτιστοι, οἱ δυνατώτεροι) « contribuèrent à créer le pouvoir de l'éphorat » (εἰκὸς δὲ καὶ τὴν τῆς ἐφορείας δύναμιν τοὺς αὐτοὺς τοῦτους συγκατασκευάσαι). Avec qui contribuèrent-ils à le créer? Avec Lycurgue? Peut-être. Ce n'est pas évident. L'auteur ne dit pas que l'éphorat ait été institué par Lycurgue. Peut-être s'est-il exprimé délibérément d'une manière imprécise.

Les premières attestations incontestables de la conception qui attribue à Lycurgue la création de l'éphorat, ce sont le résumé d'un morceau d'Éphore que

⁶⁸ Une conception toute différente se trouve dans Pseudo-Platon, *Epist.* VIII 354 B-C : Lycurgue aurait introduit τὴν τῶν γερόντων ἀρχὴν καὶ τὸν τῶν ἐφόρων δεσμόν, ce qui aurait été salutaire (σωτήριον) pour le pouvoir royal et aurait rendu possible au νόμος de devenir κύριος, βασιλεὺς τῶν ἀνθρώπων.

Strabon donne dans X 4.18 (*FCrHist* 70 F 149), et une information que Diogène Laërce I 68 donne sur ce qu'affirmait le biographe Satyros. Sur ce dernier texte, que Stefan Schorn a réédité dans son recueil des « fragments » de Satyros (F 9), voir le commentaire du même savant⁶⁹.

C'est à tort que les savants modernes ont cru que cette conception était explicitement énoncée par Hérodote I 65.5. Ici, seuls les mots *ὡς γὰρ ἐπετρόπευσε τάχιστα, μετέστησε τὰ νόμιμα πάντα καὶ ἐφύλαξε ταῦτα μὴ παραβαίνειν* ont été écrits par Hérodote. Ce qui les suit, à savoir le passage *μετὰ δὲ τὰ ἐς πόλεμον ἔχοντα, ἐνωμοτίας καὶ τριηκάδας καὶ συσσίτια, πρὸς τε τούτοις τοὺς ἐφόρους καὶ γέροντας ἔστησε Λυκοῦργος*, n'est manifestement pas authentique. Ce passage a été athétisé déjà par Heinrich Stein⁷⁰. Parmi les arguments de Stein, deux me semblent valables et décisifs : (a) si Lycurgue réforma « toutes les institutions-coutumes » (*τὰ νόμιμα πάντα*), cet ensemble a dû comprendre « les choses ayant trait à la guerre » (*τὰ ἐς πόλεμον ἔχοντα*), il est donc absurde de dire « et ensuite Lycurgue institua les choses ayant trait à la guerre » ; (b) parmi les institutions qui sont énumérées, seules les *ἐνωμοτίαι* ont trait à la guerre. Pour ma part, j'ajoute deux autres arguments : (c) il est clair que dans l'intention de celui qui a écrit ce passage, *ἔστησε* devait faire pendant à *μετέστησε*, mais l'emploi de ce verbe pour désigner l'action d'instituer, d'une part, « les choses ayant trait à la guerre » et d'autre part, le collège des éphores et le conseil des γέροντες, n'est pas normal (on s'attendrait plutôt à *κατέστησε*)⁷¹ ; (d) la position de *Λυκοῦργος* à la fin de la phrase est étrange ; elle pourrait s'expliquer si l'on supposait que l'auteur a voulu dire, de manière emphatique et polémique, « c'est Lycurgue qui a institué ... », en s'opposant implicitement à une opinion différente, qui n'est pas mentionnée ; mais à cette interprétation s'oppose le début de la phrase, *μετὰ δὲ* (« et ensuite »). À mon avis, ce passage est un des nombreux ajouts qu'un éditeur-faussaire, dans le premier quart du I^{er} siècle de notre ère, a insérés dans le texte transmis de l'ouvrage d'Hérodote.

Certes, il est probable qu'en écrivant que Lycurgue *μετέστησε τὰ νόμιμα πάντα*, Hérodote pensait qu'une de ses réformes avait consisté dans la création de l'éphorat ; mais on ne peut pas exclure qu'il ait pensé que l'éphorat existait déjà avant Lycurgue.

Revenons-en à Thucydide. Je suis enclin à supposer qu'en parlant du grand tournant de l'histoire de la *polis* lacédémonienne, Thucydide se référait exclusivement à la création de l'éphorat, et que pour la datation de celle-ci, il s'appuyait sur les *Prêtresses d'Héra d'Argos* d'Hellánikos.

⁶⁹ Schorn 2004 : 114 (texte) et 355–358 (commentaire).

⁷⁰ Stein 1901 : 79.

⁷¹ Normalement, *ἵστημι* désigne l'action d'ériger, ou celle de mettre en place, de disposer, d'organiser (des troupes, de chœurs, des ἀγῶνες), ou celle de bloquer, d'arrêter.

Il se peut qu'il ait accepté la tradition selon laquelle Lycurgue aurait fait des réformes importantes, mais dans ce cas, il a dû situer ces réformes à une époque antérieure à la création de l'éphorat. Il se peut aussi qu'il ait considéré la législation de Lycurgue comme une légende. De toute façon, sa conception de la μεταβολή décisive était très différente de celle qu'Hérodote avait présentée.

Ce désaccord avec son prédécesseur sur un point qu'il ne pouvait pas ne pas juger important, il ne l'a pas signalé aux lecteurs. Il a pensé sans doute que les lecteurs les plus attentifs s'apercevraient de ce désaccord en constatant que la date « pas beaucoup plus de quatre-cents ans avant la fin de la guerre péloponnésienne » était très éloignée du temps du règne de Leôbôtès.

Supposer que la date qu'Hellánikos et, à sa suite, Thucydide ont assignée à la création de l'éphorat était de quelques décennies plus haute que celle qui a été établie par Apollodore, ne me semble pas inadmissible. Après la publication des *Prêtresses d'Héra d'Argos* et avant le temps où Apollodore écrivit ses Χρονικά, plusieurs savants ont dû travailler sur la chronologie de l'histoire lacédémonienne.

Pour terminer, il me faut toucher brièvement à deux autres questions. Thucydide affirme – nous l'avons vu – qu'ayant mis en ordre les affaires chez eux et s'étant donné une πολιτεία très stable, les Lacédémoniens devinrent puissants et, grâce à cela, purent « mettre en ordre les affaires également dans les autres poleis (καὶ τὰ ἐν ταῖς ἄλλαις πόλεσι καθίστασαν) ». Cette dernière affirmation est surprenante, car les historiens modernes ne connaissent pas beaucoup de cas auxquels cette affirmation pourrait s'appliquer. Il n'est peut-être pas impossible que Thucydide ait possédé, à ce sujet, beaucoup d'informations que nous ne possédons pas.

Autre question : à la lumière des recherches modernes, il semble qu'une profonde transformation sociale, culturelle et politique se soit produite à Lacédémone dans la première moitié du VI^e siècle. Thucydide semble n'avoir rien su de ces changements : selon lui, dans les derniers quatre-cents ans, la πολιτεία lacédémonienne n'aurait pas changé. Comment expliquer cela ? Apparemment, le souvenir de cette transformation, qui a dû être un processus très complexe, lent et long, n'assuma pas une forme nette et se brouilla très rapidement dans la mémoire collective des Lacédémoniens, et par conséquent, aucune information à ce sujet n'a pu parvenir jusqu'à Thucydide.

Appendice

Notes de critique textuelle relatives à Thucydide VI 1–5 (en collaboration avec Marek Węcowski et Aleksander Wolicki)

Les observations qui suivent commentent quelques passages de Thucydide VI 1–5 principalement au point de vue de la critique du texte. Elles font partie d'une recherche sur le texte de Thucydide à laquelle je travaille depuis longtemps ensemble avec Marek Węcowski et Aleksander Wolicki et que nous espérons pouvoir publier un jour. Cette recherche porte non seulement sur des passages où il faut choisir entre deux ou plus de deux leçons transmises, mais aussi, et surtout, sur des passages ou des morceaux plus ou moins étendus qui ont été transmis uniformément par la tradition directe, mais que, pour une raison ou pour une autre, ou (plus souvent) pour plusieurs raisons à la fois, nous considérons comme non-authentiques.

Dans nombre de publications, j'ai tenté de montrer qu'il est nécessaire de supposer que la tradition du texte de Thucydide et celle du texte d'Hérodote ont été gravement déformées par un éditeur-fausseur, qui aurait agi dans les premières décennies du I^{er} siècle de notre ère⁷². Ici, il n'est pas possible de reprendre la justification de cette hypothèse.

S'il me semble nécessaire de publier ici une petite partie de notre recherche commune, c'est que certains des passages de Thuc. VI 1–5 sur lesquels nous croyons avoir quelque chose à dire au point de vue de la critique du texte, sont importants pour la recherche sur la colonisation grecque en Sicile et ont été mentionnés ci-dessus.

VI 1.1 ἄπειροι οἱ πολλοὶ ὄντες τοῦ μεγέθους τῆς νήσου καὶ τῶν ἐνοικοούντων τοῦ πλήθους καὶ Ἑλλήνων καὶ βαρβάρων { καὶ ὅτι οὐ πολλῶι τινὶ ὑποδέεστερον πόλεμον ἀνηροῦντο ἢ τὸν πρὸς Πελοποννησίους }

Celui qui a écrit le passage que nous mettons entre parenthèses { } a voulu dire, évidemment, ceci : ne connaissant pas par expérience les dimensions de l'île ni le nombre de ses habitants (des habitants grecs et des habitants non-grecs), la plupart des Athéniens ne prévoyaient pas que la guerre qu'ils désiraient entreprendre ne serait pas beaucoup moins difficile que celle qu'ils avaient combattue auparavant contre les Péloponnésiens. Mais le texte ne dit pas qu'ils ne prévoyaient pas cela : il dit qu'ils « n'avaient pas expérience » de cela (ἄπειροι ὄντες ... ὅτι οὐ πολλῶι τινὶ ὑποδέεστερον πόλεμον ..., etc.) – ce qui est absurde, car l'avenir ne peut, par définition, être connu par expérience. La pensée est exprimée d'une

⁷² Voir spécialement Bravo 2009 ; Bravo 2009b ; Bravo 2012 ; Bravo 2018 : 15–25.

façon impropre⁷³. C'est là une des raisons pour lesquelles nous athétisons la phrase qui commence par *καὶ ὅτι οὐ πολλῶι τινι ὑποδεέστερον πόλεμον* ... L'interpolateur a voulu rendre explicite ce qui dans le texte de Thucydide était implicite.

Une autre raison, c'est la constatation du fait que cette phrase introduit une considération étrangère au discours que Thucydide vient de commencer. En effet, immédiatement après la phrase en question, il y a *Σικελία γὰρ περίπλους μὲν ἔστιν ὀλκάδι οὐ πολλῶι τινι ἔλασσον ἢ ὀκτῶ ἡμερῶν* ..., etc. Il est clair que le contexte de la phrase que nous athétisons est un discours de caractère géographico-ethnographique. La pensée de Thucydide s'achemine ici sur une voie qui n'est pas celle du récit d'événements politico-militaires, mais celle d'une recherche sur les propriétés géographiques (le *situs*, comme auraient dit les Romains) et les antiquités d'un pays. (Voir les observations faites au début du présent article, pp. 40–42.) Celui qui a introduit la phrase en question n'a pas compris cela et a brouillé la pensée de l'auteur, augmentant ainsi les difficultés que l'interprétation de la digression sur la Sicile présente aux savants modernes.

La séquence de mots que nous athétisons dans ce passage ressemble de près à ce qu'on lit à un autre endroit du texte thucydéen, VII 28.3 : *καὶ πόλεμον οὐδὲν ἐλάσσω προσανείλοντο τοῦ πρότερον ὑπάρχοντος ἐκ Πελοποννήσου* – phrase appartenant à un long morceau qui, pour toute une série de raisons, doit être considéré comme non-authentique (de VII 27.2 *διενοοῦντο αὐτοὺς πάλιν ὅθεν ἦλθον ἐς Θράικην ἀποπέμπειν* ..., jusqu'à 29.1 *οὐ βουλόμενοι δαπανᾶν*).

VI 2.3 { *προσζυνώκησαν δὲ αὐτοῖς καὶ Φωκέων τινὲς τῶν ἀπὸ Τροίης τότε χειμῶνι ἐς Λιβύην πρῶτον, ἔπειτα ἐς Σικελίας ἀπ' αὐτῆς κατενεχθέντες* }

Qu'est-ce que signifient les mots *Φωκέων τινὲς τῶν ἀπὸ Τροίας* ? Faut-il entendre « quelques-uns des Phocidiens qui revenaient de Troie » ? ou bien « quelques-uns des Phocidiens faisant partie des guerriers revenant de Troie » ? Cette dernière interprétation nous semble meilleure que la première. Dans un cas comme dans l'autre, l'expression est gauche. En outre, le double composé *προσζυνώκησαν* est étrange. Que signifie-t-il ? Peut-être « s'installèrent ensemble avec eux, mais à côté d'eux » ? Un verbe *προσζυνωκέω* ou *προσσυνοικέω* n'est pas attesté ailleurs, et le double préverbe *προσζυν-* ou *προσσυν-* n'apparaît, à l'époque classique, que dans ce passage et dans un autre passage de l'ouvrage thucydéen qui est mani-

⁷³ Hornblower 2008 : 260, a aperçu la difficulté, mais a tenté de la résoudre d'une manière qui ne nous semble pas satisfaisante. Il écrit : « ... the whole sentence is not quite logical, because it is elliptical : the words *ἄπειροι ὄντες*, "being unacquainted", do duty for a different sort of thought below, "and [they were *ἄπειροι* that] they were undertaking a war almost as great" (for the variation here – genitive then *ὅτι* + infinitive [*lapses ou coquille* ; il faut lire "indicative"] after *ἄπειροι* – see Ros 388). By this time the original verbal thought has to mean something like "they did not know" ».

festement interpolé, III 36.2. Enfin et surtout, il faut s'étonner de la présence de l'adverbe τότε : on comprend qu'il sert à situer l'histoire de ce groupe de Phocidiens parmi les νόστοι, mais la forme est maladroite⁷⁴. À notre avis, ce passage est une interpolation due à l'éditeur-fausseur.

Sur quoi l'interpolateur s'est-il appuyé pour l'écrire? Difficile de le deviner. Il a dû trouver quelque part une information selon laquelle un groupe de Phocidiens se serait installé en Sicile. Dans un passage concernant les habitants de la Sicile, Pausanias écrit (V 25.6) : Ἑλλήνων δὲ Δωριεῖς τε ἔχουσιν αὐτὴν καὶ Ἴωνες καὶ τοῦ Φωκικοῦ καὶ τοῦ Ἀττικοῦ γένους ἑκατέρου μοῖρα οὐ πολλή. Cette mention de l'existence d'une composante phocidienne dans la population grecque de la Sicile n'est certainement pas fondée sur ce que nous lisons dans Thucydide VI 2.3, car l'ensemble de ce morceau de Pausanias contient trop d'informations qui ne s'accordent pas avec celles que donne Thucydide. Est-ce que l'interpolateur et Pausanias ont puisé à une même source? C'est une possibilité, mais une possibilité très faible. Il vaut peut-être mieux imaginer que l'interpolateur a puisé au poème épique intitulé Νόστοι. Ces Phocidiens qui, après avoir participé à la prise de Troie, sont jetés par les vents sur la côte de la Sicile, au même endroit – *of all places!* – où s'étaient installés des Troyens fugitifs, pourraient bien être une invention de l'auteur de ce poème. Mais on ne peut pas exclure que cette aventure ait été inventée par l'interpolateur lui-même à partir d'une information sur la présence, dans l'île, d'un groupe d'origine phocidienne⁷⁵.

Le passage en question ressemble un peu à un autre passage qui est probablement interpolé, IV 120.1 : φασὶ δὲ οἱ Σκιωναῖοι Πελληνῆς μὲν εἶναι ἐκ Πελοποννήσου, πλέοντας δ' ἀπὸ Τροίας σφῶν τοὺς πρῶτους κατενεχθῆναι ἐς τὸ χωρίον τοῦτο τῷ χειμῶνι ὧι ἐχρήσαντο Ἀχαιοί, καὶ αὐτοῦ οἰκῆσαι.

VI 4.1-2 οἱ δὲ ἄλλοι ἐκ τῆς Θάγου ἀναστάντες Ὑβλωνος βασιλέως Σικελοῦ †προδόντος† (*lire παραδόντος conjecture de Classen*) τὴν χώραν καὶ καθηγησάμενον Μεγαρέας οἰκισαν τοὺς Ὑβλαίους κληθέντας. καὶ ἔτη οἰκήσαντες πέντε καὶ τεσσαράκοντα καὶ διακόσια ὑπὸ Γέλωνος τυράννου Συρακοσίων ἀνέστησαν ἐκ τῆς πόλεως καὶ χώρας. πρὶν δὲ ἀναστῆναι { , ἔτεσιν ὕστερον ἑκατὸν ἢ αὐτοὺς (*ou bien*

⁷⁴ Luraghi 1991 : 48–49 a soutenu que l'information sur l'arrivée de ces Phocidiens est incompatible avec une information qui est donnée un peu plus loin (VI 3.1) et selon laquelle des Chalcidiens dirigés par Thouklès auraient été « les premiers parmi les Grecs » à arriver en Sicile. Cependant, il n'y a pas d'incompatibilité absolue entre ces deux passages. Selon Thucydide, les Chalcidiens dirigés par Thouklès furent les premiers à fonder une *polis* en Sicile. Le passage en question de VI 2.3 ne dit pas que les Phocidiens aient fondé une *polis* avec les Elymoi.

⁷⁵ Il faut peut-être tenir compte d'un passage de Thucydide, V 4.4, qui atteste qu'un quartier de la ville nommée Leontinoi s'appelait Φωκίς. Mais n'oublions pas que Leontinoi (aujourd'hui Lentini) était situé près de la côte orientale de l'île, tandis que les Elymoi étaient à l'ouest.

αὐτοῖ, *leçon ou conjecture enregistrée par une seconde main dans le ms. H*) οἰκῆσαι (*leçon des mss. ABEFM ; ou bien οἰκίσαι, leçon des mss. CG*) } Πάμμυλον (*leçon des mss. GZ ; Πάμυλλον dans les autres mss.*) πέμψαντες Σελινοῦντα κτίζουσι, καὶ ἐκ Μεγάρων τῆς μητροπόλεως { οὔσης } <Μύσκος> αὐτοῖς ἐπελθὼν ξυγκατοίκισεν.

K.W. Krüger accepte la leçon transmise *προδόντος τὴν χώραν*, entend le verbe *προδοῦναι* au sens d'« abandonner », en citant à l'appui Thuc. III 55.3 et V 106, et commente le passage ainsi : « Der kleine Fürst scheint sich mit den Megarern als Führer (καθηγησαμένου) verbunden zu haben, weil mächtigere Nachbarn auch ihn bedrängten ». Cependant, les deux passages que Krüger cite à l'appui de son interprétation de *προδόντος τὴν χώραν* ne sont pas des *loci paralleli* : dans ces passages, *προδοῦναι* signifie « abandonner quelqu'un qu'on est moralement tenu d'aider »⁷⁶. Nous acceptons sans hésiter la conjecture de Classen, *παραδόντος*.

Nous entendons ἐκ τῆς Θάψου ἀναστάντες au sens de « ayant abandonné Thapsos », et non pas au sens de « ayant été chassés de Thapsos », parce que Thucydide ne parle pas d'ennemis qui auraient contraint les colons de se déplacer, et qu'il dit en revanche (si l'on accepte la conjecture *παραδόντος*) qu'un roi sicèle leur offrit un territoire pour la fondation d'une *polis* et les guida lui-même (en qualité d'ἀρχηγέτης) vers le lieu où la *polis* devait être fondée. Nous traduisons Ὑβλωνος βασιλέως Σικελοῦ par « Hyblôn, un roi sicèle », et non pas par « Hyblôn, le roi sicèle ». L'absence de l'article τοῦ avant βασιλέως Σικελοῦ nous semble impliquer qu'il y ait eu, au temps de ces événements, plus d'un roi sicèle, donc plus d'un état sicèle.

La leçon des mss. CG οἰκίσαι a été acceptée par plusieurs savants, par exemple Dover et Alberti, mais il est improbable qu'elle soit bonne. Comme Classen et Steup l'observent, pour pouvoir accepter le texte ἔτεσιν ὕστερον ἑκατὸν ἢ αὐτοὺς οἰκίσαι, il faut penser que le sujet du verbe οἰκίσαι, c'est οἱ ... ἄλλοι – c'est-à-dire le groupe de colons mégariens qui avait été guidé par Lamis et qui, après la mort de leur chef, avait fondé la *polis* Μεγαρεῖς (Μεγαρέας ... τοὺς Ὑβλαίους κληθέντας : Mégare Hybléenne, Mégare de Sicile), et que le pronom αὐτοὺς est le complément d'objet du verbe οἰκίσαι et se réfère à la *polis* nommée Μεγαρεῖς ; ou bien – toujours en entendant par αὐτοὺς le groupe de colons mégariens qui avait été guidé par Lamis – il faut penser que ce pronom est le sujet du verbe οἰκίσαι, auquel cas il faudrait sous-entendre Μεγαρεῖς ... τοὺς Ὑβλαίους κληθέντας comme complément d'objet. Classen et Steup trouvent que dans un cas comme dans l'autre, la construction serait « extrêmement dure » (« äußerst hart »). C'est parfaitement vrai. Il est difficile d'accepter un texte pareil. Il vaut donc mieux rejeter la leçon des mss. CG οἰκίσαι, acceptée par J. Stuart Jones et Alberti, et accepter la leçon οἰκῆσαι, en attribuant à cet infinitif aoriste le sens de « s'établir (en tant que cité) ».

⁷⁶ On pourrait invoquer plutôt Strabon VIII 5.5 (C. 365), qui s'appuie probablement sur Éphore : κατὰ δὲ τὴν τῶν Ἡρακλειδῶν κάθοδον, Φιλονόμου προδόντος τὴν χώραν τοῖς Δωριεῦσι, μετανέστησαν ἐκ τῆς Λακωνικῆς εἰς τὴν τῶν Ἰώνων.

Cependant, même si l'on accepte οἰκῆσαι, la construction syntactique demeure très étrange. Il faut s'étonner d'abord du fait que le sujet de la proposition dépendante à l'infinitif est à l'accusatif (αὐτοὺς οἰκῆσαι), bien qu'il soit identique au sujet sous-entendu de la proposition principale, Μεγαρεῖς. Classen et Steup considèrent cela comme admissible et croient trouver une analogie dans I 12.1 ; IV 84.2 ; VII 34.6. Peut-être la construction est-elle admissible, mais le premier et le dernier des trois passages cités nous semblent non-authentiques. Deuxièmement, il faut constater que la tournure ὥστερον ... ἢ + *accusativus cum infinitivo* est extrêmement rare. Elle apparaît dans deux passages de Plutarque (*Lucull.* 5.1 ; *Artax.* 3.1) et dans un excerptum de l'*Anabase* d'Arrien (fr. 23, chez Photius, *Bibl.*, cod. 92). Nous ne l'avons pas trouvée chez des auteurs de l'époque classique, ni chez Polybe, ni chez Diodore. Si l'on acceptait la leçon ou conjecture αὐτοὶ (*nominativus cum infinitivo*), attestée par H^2 , au lieu de αὐτοὺς, on aurait une construction qui n'est attestée nulle part ailleurs. Normalement, après ὥστερον ... ἢ, il devrait y avoir une proposition avec le verbe à l'aoriste de l'indicatif.

Étant donné ces difficultés, nous pensons que la séquence de mots ἔτεσιν ὥστερον ἑκατὸν ἢ αὐτοὺς οἰκῆσαι est une interpolation due à l'éditeur-faus-saire.

Cette athétèse élimine un problème sérieux. Si le texte était authentique, il en ressortirait que Thucydide a daté la fondation de Selinous de l'an qui est pour nous l'an 628 av. J.-C. Or, il ressort de Diodore XIII 59.4, que selon la tradition accueillie par cet historien, cette *polis* aurait été fondée en 651 av. J.-C., et cette date est pratiquement identique à celle que donne le *Chronicon* de Jérôme, donc Eusèbe (650 av. J.-C.). T.J. Dunbabin a tenté d'expliquer cette divergence en supposant que le chronographe dont Diodore et Eusèbe dépendent avait commis une erreur par inadvertance ; mais il avouait ne pas trop croire à cette hypothèse⁷⁷.

Naturellement, si l'on suppose que la date de la fondation de Selinous qu'on trouve dans Thuc. VI 4.2 a été introduite par l'éditeur-faus-saire, cela n'entraîne pas nécessairement la conclusion que cette date soit erronée. Cependant, cela renforce le soupçon que cette date, qui diverge de la tradition attestée par Diodore XIII 59.4 et par le *Chronicon* de Jérôme (donc par Eusèbe), n'ait aucune valeur. Des fouilles archéologiques récentes semblent confirmer, pour la *ktisis* de Selinous, la date de Diodore et de Jérôme (Eusèbe)⁷⁸.

⁷⁷ Dunbabin 1948 : 436–438, spécialement 437 : « This suggests that the chronographer used by Diodoros and Eusebius took his dates from a list from which he omitted Himera, so that the date of Himera became attached to Selinus, that of Selinus to Lipara ».

⁷⁸ Voir Fischer-Hansen, Nielsen, Ampolo 2004 : 173–174, 221. Au temps où Dunbabin écrivait, les données archéologiques semblaient témoigner en faveur de la date basse, celle qui ressort du texte de Thucydide (628/627 av. J.-C.).

Le groupe de mots ἐκ Μεγάρων τῆς μητροπόλεως οὔσης est syntactiquement impossible. On pourrait éliminer οὔσης, mais cela ne suffirait pas à rendre la phrase acceptable, car le sujet du verbe *ζυγκατώικισεν* manque⁷⁹. Classen et Steup, suivis par Dover, ont pensé que οὔσης était né peut-être « durch Korruptel aus dem Namen des wirklichen Mitgründers ». C'est une idée excellente. S. Hornblower l'a confirmée et précisée à l'aide d'une inscription que les commentateurs précédents n'avaient pu connaître. Voici ce que Hornblower écrit⁸⁰ (commentaire *ad loc.*) : « It now seems possible to supply the missing name, which will have been either Myskos or Euthydemos, see M.H. Jameson, D.R. Jordan, and R.D. Kotansky, *A lex sacra from Selinous*, Greek, Roman and Byzantine Monographs 11 (1993) 121, col. A lines 9 and 17, cults of Zeus Meilichios “in [the plot of] Myskos” and “in [the plot of] Euthydemos” ; see the editors' discussion at p. 121 ». Nous acceptons cette conjecture sans hésiter. Il est très probable que Thucydide a écrit καὶ ἐκ Μεγάρων τῆς μητροπόλεως Μύσκος αὐτοῖς ἐπελθὼν ζυγκατώικισεν (« et Myskos, étant venu de Mégare, la métropole, pour se joindre à eux, participa à la fondation »), et qu'un copiste ou un correcteur, ne connaissant pas le nom Μύσκος et n'ayant pas compris que le datif αὐτοῖς était lié à ἐπελθὼν (cf. I, 13.3 ὅτε Ἀμεινοκλῆς Σαμίους ἦλθεν) aussi bien qu'à ζυγκατώικισεν, a remplacé MYKKOC par OYCHC.

Voici comment nous comprenons ce morceau :

« Les autres, ayant abandonné Thapsos, fondèrent la cité Megareis, qui fut appelée Megareis Hyblaioi, après que Hyblôn, un roi sicèle, leur avait offert le territoire (*pour la fonder*) et les avait guidés. Et après avoir existé en tant que communauté civique pendant deux cents quarante-cinq ans, ils (= *les Mégariens dits Hybléens*) furent chassés par Gélon de leur ville et de leur territoire. Avant d'être chassés, ils fondèrent Selinous, ayant envoyé Pammilos (*comme oikistès*) ; et <Myskos>, étant venu de Megara la métropole pour se joindre à eux, participa à la fondation ».

VI 4.3 Γέλαν δὲ Ἀντίφημος ἐκ Ῥόδου καὶ Ἐντιμος ἐκ Κρήτης ἐποίκουσ ἀγαγόντες κοινῇ ἔκτισαν, ἔτει πέμπτῳ καὶ τεσσαρακοστῷ μετὰ Συρακουσῶν οἰκισιν. καὶ τῇ μὲν πόλει ἀπὸ τοῦ Γέλα ποταμοῦ τοῦνομα ἐγένετο, τὸ δὲ χωρίον οὗ τῶν ἡ πόλις ἔστι καὶ ὁ πρῶτον ἐτειχίσθη Λίνδιοι καλεῖται.

⁷⁹ Sous-entendre Πάμμυλος, comme certains l'ont fait, est impossible au point de vue du sens : *ζυγκατώικισεν* suppose qu'il y ait eu, aux côtés de Pammilos, un deuxième οἰκιστής. La conjecture proposée par Weidgen et accueillie par G. B. Alberti, consistant à écrire *τις* au lieu de *τῆς* dans *τῆς μητροπόλεως οὔσης*, améliore la syntaxe, mais est inacceptable au point de vue du sens : en effet, il serait très étonnant que l'οἰκιστής venu de la *μητρόπολις* soit mentionné comme un anonyme « quelqu'un ».

⁸⁰ Hornblower 2008 : 288–289.

La dernière partie de ce passage fait difficulté. Traduisons : « la *polis* reçut son nom du fleuve Gela, tandis que le lieu où la ville se trouve à présent et qui fut fortifié le premier, s'appelle Lindioi ». Si tel est le sens, tout cela est très surprenant, ou plutôt incroyable. Ce texte implique (a) que dans le passé, la ville – autrement dit le centre urbain – de la *polis* nommée Gela ait été située à un endroit différent de celui où elle se trouve à présent ; (b) qu'à présent, la ville se trouve dans le lieu de la *polis* qui fut le premier à être fortifié ; (c) qu'à présent, la ville ne s'appelle pas Gela, mais Lindioi. Au point de vue historique, ce sens est un non-sens.

Les archéologues et les historiens qui se sont occupés de l'histoire de Gela, croient pouvoir tirer de ce passage la conclusion qu'au temps où Thucydide l'a écrit, un secteur de la ville s'appelait Lindioi et que ce secteur avait été jadis le site d'un établissement habité par des gens provenant de Lindos et qui serait né avant la fondation de la *polis* de Gela. Selon eux, cela serait confirmé par des données archéologiques du VIII^e siècle, qui semblent attester l'existence d'une phase pré-coloniale⁸¹. Leur hypothèse concernant les antécédents de la fondation de la *polis* Gela est probablement juste, mais la manière dont ils interprètent ce texte ne l'est pas.

H. Münch, qui a interprété ce texte attentivement, en a tiré les conclusions suivantes⁸² : « daß die erste Anlage der Stadt auf einem nach der Heimat des einen Oikisten benannten Gebiete angelegt und mit Mauern versehen wurde, daß die Stadt, die als solche den Namen Gela bekam, sich ausdehnte, auch in ihrem neuen Umfang Mauern erhielt, aber schließlich sich wiederum auf den Raum der ersten befestigten Siedlung einschränkte ». Selon Münch, on pourrait supposer que c'est à la suite la destruction qu'elle avait subie de la part des Carthaginois en 405 av. J.-C., que la ville se rétrécit et se renferma dans l'espace de l'établissement fortifié primitif, nommé Lindioi⁸³. La description de Thucydide correspondrait à la situation postérieure à 405 av. J.-C. Il faut reconnaître que Münch s'est efforcé de tenir compte correctement de ce qui est dit dans le texte, mais son raisonnement est vicié par un défaut sérieux : Münch ne distingue pas entre *polis*-ville et *polis*-communauté civique. Observons en outre que si l'on acceptait son raisonnement, il en ressortirait qu'au temps où Thucydide a écrit ce passage, le centre urbain de la *polis* Gela ne portait pas le nom de Gela, mais celui de Lindioi. Cela nous obligerait d'admettre que Thucydide se soit exprimé d'une manière très contournée et ambiguë.

Dans son commentaire, K.W. Krüger affirme que ἡ πόλις équivaut ici à ἡ ἀκρόπολις, et il renvoie à sa note concernant II 15.6. Cependant, ce dernier passage prouve que cette interprétation est fautive : en effet, dans II 15.6, Thucydide écrit :

⁸¹ Voir Fischer-Hansen, Nielsen, Ampolo, 2004 : 194.

⁸² Münch 1933 : 53.

⁸³ Münch 1933 : 58.

καλεῖται δὲ διὰ τὴν παλαιὰν ταύτην κατοίκησιν καὶ ἡ ἀκρόπολις μέχρι τοῦδε ἔτι ὑπ' Ἀθηναίων πόλις, ce qui prouve que pour lui, cet emploi du mot πόλις est une singularité du parler athénien.

Classen et Steup supposent l'existence d'une lacune après ἡ πόλις. Voyant une ressemblance entre la phrase en question et une phrase du passage concernant la fondation de Syracuse (VI 3.2), à savoir Σικελὸς ἐξελάσας πρῶτον ἐκ τῆς νήσου ἐν ἣ νῦν οὐκέτι περικλυζομένη ἡ πόλις ἢ ἐντός ἐστιν, ils proposent de combler la lacune en insérant ἢ ἐντός après ἡ πόλις. Cette conjecture n'est pas convaincante. À Syracuse, ἡ πόλις ἢ ἐντός était la vieille ville, construite sur la petite île Ortygia et distincte de la partie moins ancienne de la ville, construite en face de l'île : c'est une situation très particulière, à laquelle on ne trouve rien d'analogue à Gela.

Nous proposons de corriger le texte ainsi : τὸ δὲ χωρίον οὗ { νῦν } ἢ <ἀρχαία> πόλις ἐστὶ καὶ ὁ πρῶτον ἐτειχίσθη Λίνδιοι καλεῖται, « tandis que le lieu où est la vieille ville et qui fut fortifié le premier, s'appelle Lindioi ». L'expression ἀρχαία πόλις est celle qui est employée habituellement pour désigner la partie la plus ancienne, mais toujours habitée, d'une ville (tandis que l'expression παλαιὰ πόλις désigne habituellement une ville abandonnée⁸⁴).

Il nous semble probable que l'insertion de νῦν et l'omission de ἀρχαία ne sont pas des erreurs de copistes, mais le résultat d'une intervention de l'éditeur-faus-saire, qui aurait voulu changer ce passage pour le rendre le plus possible proche d'un passage de Thuc. IV 102 concernant Amphipolis, à savoir τὸ δὲ χωρίον τοῦτο ἐφ' οὗ νῦν ἡ πόλις ἐστίν.

Ainsi corrigé et interprété, le passage concernant Gela confirme l'hypothèse des savants modernes : cette *polis* fut fondée dans un lieu où il y avait déjà depuis quelque temps un groupe de gens provenant de Lindos. Cela, Thucydide ne le dit pas explicitement, mais il le sous-entend.

Il ressort de ce passage que pour Thucydide, le χωρίον fortifié, nommé Λίνδιοι, qui était né avant la fondation de la *polis* Gela par Antiphèmos et Entimos, n'avait jamais été le centre d'une *polis*. S'il l'avait été, Thucydide l'aurait dit, car son discours traite de la fondation des *poleis* de Sicile. Pour lui, il était probablement évident qu'un établissement urbain créé par un groupe de colons grecs ne pouvait être une *polis* que si un acte rituel de *ktisis* avait eu lieu.

L'établissement urbain créé par des colons provenant de Lindos avant la fondation de la *polis* par Antiphèmos et Entimos, garda son nom, Λίνδιοι, mais la *polis*,

⁸⁴ Voir Robert 1969 : 1237–1240 (reprise d'un article publié dans la *Revue de Philologie* 10 [1936], 158–161). Il faut cependant ajouter que dans l'ouvrage de Strabon, la différence de signification entre ἀρχαία πόλις et παλαιὰ πόλις n'est pas toujours nette.

la communauté politico-religieuse, fut nommée Γέλα, et l'ensemble de la ville dont le premier établissement urbain devint une partie, s'appela aussi Γέλα⁸⁵.

VI 4.6 καὶ τὴν πόλιν †αὐτοῖς† ξυμμείκτων ἀνθρώπων οἰκίσας Μεσσήνην ἀπὸ τῆς ἑαυτοῦ τὸ ἀρχαῖον πατρίδος ἀντωνόμασεν

Au lieu de αὐτοῖς, qui est absurde, les éditeurs ont accepté la conjecture de Dobree αὐτὸς. Cette conjecture est sans doute juste, mais laisse intacte une autre difficulté, à savoir le génitif ξυμμείκτων ἀνθρώπων, qui n'est pas clair du tout. Selon J. Classen et J. Steup (commentaire *ad loc.*), ξυμμείκτων ἀνθρώπων οἰκίσας équivaldrait à ξυμμείκτων ἀνθρώπων πόλιν οἰκίσας, et la syntaxe de ce passage serait analogue à celle de VII 59.3, où, après τὸν τε λιμένα εὐθὺς τὸν μέγαν, il y a ἔχοντα τὸ στόμα ὅκτ' ὅκτ' σταδίων μάλιστα. Ce dernier passage, toujours selon Classen et Steup signifierait littéralement : « der seine Mündung als eine von ungefähr acht Stadien hatte ». Il ressort de là que, selon ces savants, la phrase qui nous intéresse signifierait littéralement « et il donna à la cité un nouveau nom, Messène, l'ayant fondée lui-même comme une cité de population mixte ». Cette interprétation ne nous semble pas plausible. Nous proposons d'accepter la conjecture de Dobree αὐτὸς et d'insérer πλήθει après ce mot (en considérant l'omission de πλήθει comme une erreur de copiste) : καὶ τὴν πόλιν αὐτὸς <πλήθει> ξυμμείκτων ἀνθρώπων οἰκίσας Μεσσήνην ἀπὸ τῆς ἑαυτοῦ τὸ ἀρχαῖον πατρίδος ἀντωνόμασεν.

Si ces deux conjectures sont justes, il faut entendre la phrase ainsi : « et ayant fondé lui-même la *polis* avec un grand nombre de gens d'origine mixte⁸⁶, il lui donna un nouveau nom, pris du nom de sa patrie d'origine, Messène ». On ne peut pas attribuer à τὴν πόλιν ... οἰκίσας le sens de « ayant peuplé la ville », car il y a αὐτὸς, qui n'a de sens que si l'auteur pense qu'Anaxilas joua lui-même le rôle d'οἰκιστής. Mais comment expliquer le fait qu'il y a τὴν πόλιν, « la *polis* », et non pas πόλιν, « une *polis* »? Comment Anaxilas put-il « fonder » une *polis* qui existait déjà? Il faut nécessairement entendre qu'Anaxilas « refonda » la *polis* nommée Ζάγκλη et lui changea le nom, la nomma Μεσσήνη (Μεσσάνα).

Se manifestent ici l'ambivalence et la complexité de tout acte de « refondation » d'une *polis*. Si une *polis* cesse d'exister et qu'une nouvelle *polis* soit fondée au même endroit où était située l'ancienne *polis* ou tout près, avec le même nom

⁸⁵ Sur le sens de l'acte de fondation d'une *polis* et sur la distinction qu'il faut faire entre naissance d'un établissement de caractère urbain et fondation d'une *polis*, voir Bravo 2021 : 3–5, ainsi que toute la « Parte prima ».

⁸⁶ La *iunctura* ξυμμεικτοι ἄνθρωποι apparaît chez Thucydide également dans un contexte où il ne s'agit pas de cités de la Sicile : III 61.2. Pour l'adjectif ξυμμεικτος, voir aussi II 98.4 ; IV 106.1 ; 109.4.

ou avec un nom différent, il y a discontinuité entre l'ancienne et la nouvelle *polis*, mais à certains égards, il y a continuité. C'est justement le cas de Zanklè–Messana. C'est en tenant compte du double aspect de l'acte de *κτίσις* accompli par Anaxilas de Rhègion qu'on peut expliquer un fait étrange, attesté par Callimaque, *Aitia*, fr. 43 Pfeiffer, vv. 41–83 : en célébrant l'anniversaire de la fondation de leur *polis*, les magistrats (*δημοεργοί*) de Messana ne s'adressaient pas nommément à un *οικιστής* ou à des *οικισταί* pour l'inviter ou les inviter à venir consommer les *ἔντομα*, mais disaient : « qui que soit celui qui a construit notre cité, qu'il vienne, étant propice, au banquet ; il peut amener avec lui deux ou plus de deux : du sang de bœuf a été versé en abondance ». (*L'aition* que Callimaque raconte à ce propos, à savoir le désaccord entre les deux *οικισταί* de Zanklè, Perièrès et Krataimenès, n'est qu'une légende construite artificiellement.) Un autre cas qui prouve l'ambivalence du rapport entre fondation et refondation d'une *polis*, c'est ce qu'Hérodote raconte dans I 168 au sujet d'Abdèra : selon Hérodote, cette *polis* aurait été fondée d'abord par Timèsios, citoyen de Klazomenai, mais celui-ci aurait été chassé par les Thraces ; plus tard, elle aurait été fondée par des citoyens de Tèôs ; à présent, Timèsios serait vénéré comme *ἥρωας* par les Abdèritai, descendants des colons qui étaient venus de Tèôs.

Bibliographie

- Bravo, B. 2006 : « Felix Jacoby, Arnaldo Momigliano e l'erudizione antica », dans C. Ampolo (éd.), *Aspetti dell'opera di Felix Jacoby*, Seminari e Convegni 3, Pisa, 227–257.
- Bravo, B. 2007 : « Antiquarianism and history », dans J. Marincola (éd.), *A Companion to Greek and Roman Historiography*, London, vol. 2, 515–527.
- Bravo, B. 2008 : « Passi strani in Erodoto e Tucidide su cose della Grecia del VI secolo o più antiche. Autentico e non-autentico », *Palamedes* 3, 93–133.
- Bravo, B. 2009 : « Erodoto e Pseudo-Erodoto sulla sterminata antichità degli egiziani », *ASNSP*, serie V, vol. 1, 623–647.
- Bravo, B. 2009a : *La Chronique d'Apollodore et le Pseudo-Skymnos : érudition antiquaire et littérature géographique dans la seconde moitié du II^e siècle av. J.-C.*, *Studia Hellenistica* 46, Leuven.
- Bravo, B. 2009b : « Racconti di Erodoto sui Pelasgi, i Dori, la scoperta dei nomi degli dèi e altre antichità », *Palamedes* 4, 27–78.
- Bravo, B. 2012 : « Per la storia del testo di Erodoto e di quello di Tucidide nell'antichità. Parte prima: Le testimonianze dei papiri. Parte seconda: Le testimonianze di Dionigi di Alicarnasso e di altri autori antichi », *Eos* 99, 24–65 ; 201–241.
- Bravo, B. 2018 : *Erodoto sulla Scizia e il lontano Nord-Est*, Roma.

- Bravo, B. 2021 : Pontica varia. *Poleis e città, culti e rappresentazioni religiose, thiasoi orfici, organizzazione del commercio, «giustizia privata» nella periferia nord-orientale del mondo greco (secoli VII-IV a.C.)*, BCH Suppl. 63, Athènes.
- Casevitz, M. 1985 : *Le vocabulaire de la colonisation en grec ancien*, Paris.
- Chankowski, V. 2008 : *Athènes et Délos à l'époque classique. Recherches sur l'administration du sanctuaire d'Apollon délien*, BEFAR 331, Athènes.
- Classen, J., Steup, J. 1905 : *Thukidydes erklärt von J. Classen, bearbeitet von J. Steup*, vol. VI, 3^e édition, Berlin.
- Classen, J., Steup, J. 1912 : *Thukidydes erklärt von J. Classen, bearbeitet von J. Steup*, vol. V, 3^e édition, Berlin.
- Connor, W.R. 1984 : *Thucydides*, Princeton.
- Corcella, A. 1996 : *Tucidide, La disfatta a Siracusa (Storie VI-VII)*, a cura di Aldo Corcella con testo a fronte, Venezia.
- Dover, K.J. 1953 : « La colonizzazione della Sicilia », *Maia* 6, 1–20.
- Dover, K.J. 1960 : A.W. Gomme, A. Andrewes, K.J. Dover, *A Historical Commentary on Thucydides*, vol. IV, *Books V 25–VII*, Oxford.
- Dunbabin, T.J. 1948 : *The Western Greeks*, Oxford.
- Fischer-Hansen, T., Nielsen, Th.H., Ampolo, C. 2004 : « Sikelia » dans M.H. Hansen et Th.H. Nielsen (edd.), *An Inventory of Archaic and Classical Poleis*, Oxford, 172–248.
- Gomme, W. 1945 : W. Gomme, *A Historical Commentary on Thucydides*, vol. I : *Introduction and Commentary on Book I*, Oxford.
- Hornblower, S. 2008 : *A Commentary on Thucydides*, vol. III, Oxford.
- Jacoby, F. 1902 : *Apollodors Chronik. Eine Sammlung der Fragmente*, Philologische Untersuchungen 16, Berlin.
- Jacoby, F. 1904 : *Das Marmor Parium*, Berlin.
- Jacoby, F. 1909 : « Über die Entwicklung der griechischen Historiographie und den Plan einer neuen Sammlung der griechischen Historikerfragmente », *Klio* 9, 80–123.
- Jacoby, F. 1913 : « Hellanikos 7 », *R.-E.* VIII, coll. 104–153.
- Luraghi, N. 1991 : « Fonti e tradizioni nell'archaiologia siciliana (per una rilettura di Thuc. 6, 2–5) », *Hesperia*, 2. *Studi sulla grecità di Occidente*, Roma, 41–62.
- Luraghi, N. 2016 : « Antiochos of Syracuse (555) », dans *Brill's New Jacoby*, Brill Online.
- Münch, H. 1933 : *Studien zu den Exkursen des Thukydides*, Heidelberg.
- Murray, O. 2014 : « Thucydides and the altar of Apollo Archēgetēs », *ASNSP*, serie V, 6/1, 447–473.
- Niese, B. 1888 : « Die Chroniken des Hellanikos », *Hermes* 23, 81–91.
- Robert, L. 1969 : *Opera minora selecta*, vol. II, Amsterdam.
- Sammartano, R. 1998 : *Origines gentium Siciliae. Ellanico, Antioco, Tucidide*, Roma.
- Schorn, S. 2004 : *Satyros aus Kallatis. Sammlung der Fragmente mit Kommentar*, Basel.

- Stein, H. 1901: *Herodotos erklärt von Heinrich Stein*, 6 édition, vol. I, Berlin.
- Węcowski, M. 2011: « Hippias of Elis (6) » dans *Brill's New Jacoby*, Brill Online.
- Wilamowitz-Moellendorff, U. v. 1880 : *Aus Kydathen*, Philologische Untersuchungen 1, Berlin.
- Wilamowitz-Moellendorff, U. v. 1884 : « Hippys von Rhegion », *Hermes* 19, 442–452.
- Wölfflin, E. 1872 : *Antiochos von Syrakus und Coelius Antipater*, Winterthur.

Benedetto Bravo

b.bravo@uw.edu.pl

Faculté d'Histoire
Université de Varsovie
Krakowskie Przedmieście 26/28
00-927 Varsovie, Pologne